

JULIUS EVOLA
ELEMENTS POUR UNE EDUCATION RACIALE

Titre original :

Indirizzi per una educazione razziale

Traduit de l'italien par Gérard BOULANGER

Copyright Editions Pardès, Puiseaux, 1984, pour la traduction française.
Traduction française réalisée d'après l'édition italienne de 1979 (Ar, Padoue).
Première édition italienne : Conte, Naples, 1941.

ISBN 2-86714-006-4

AVERTISSEMENT

Le lecteur français se trouve devant un des textes « mineurs » de Julius Evola. Le sachant, il voudra bien se reporter à des œuvres plus denses, comme *Révolte contre le monde moderne*, ou plus récentes, comme *Chevaucher le tigre*. Cette confrontation et la connaissance de l'ensemble des œuvres du disciple italien de René Guénon lui permettront d'arracher l'écorce d'*Eléments pour une éducation raciale* et de n'en retenir que la sève vivifiante. Ne le cachons pas : certaines formules et plusieurs préoccupations de l'Auteur ont vieilli. Il faut donc déchirer le masque des ans pour contempler ce qui demeure l'une des meilleures approches du problème de la race [1].

Ajoutons, pour ceux qui veulent « hériter de l'avenir » nietzschéennement, que les lois cycliques nous enseignent qu'à l'origine l'humanité primordiale était *une* (une seule caste – Hamsa –, une seule race). L'involution a entraîné la pluralité et l'opposition des castes et des races, des peuples et des religions. Il suffit de regarder autour de soi pour constater que l'humanité « adamique » [2] sera, demain, majoritairement composée d'individus sans racines, sans patrimoine, sans identité. Cette « humanité »-là, pur produit de l'*humanisme*, brouillée avec le divin, renégate de sa propre origine, sera une addition de corps laids au regard vide ou triste. Autant d'individus, résultat d'innombrables croisements, autant de « races ». C'est dire qu'il y aura des milliers de « races », les points de repère faisant entièrement défaut.

Finissons sur une note d'espoir : quelques humains auront réussi à retrouver l'unité de leur être. Ils sauront encore leur nom parce qu'ils auront cherché leur origine. Ces quelques êtres d'élite appartiendront à *toutes les races* encore reconnaissables aujourd'hui, sans distinction de couleur ni de situation géographique.

Il faut se le dire : le rideau tombe sur l'humanité « adamique », qui aura bientôt fini de donner en spectacle sa comédie humaine, trop humaine. Il y aura alors eu de quoi déciller les yeux d'une nouvelle race humaine, d'une humanité renouvelée...

- PARDES

[1] Les autres livres de Julius Evola portant sur les questions raciales sont : *Tre aspetti del problema ebraico* (1936), *Il mito del sangue* (1937), *Sintesi di dottrina della razza* (1941).

[2] Nous employons ici ce terme par pure commodité linguistique et par référence au livre de Jean Phaure, *Le Cycle de l'Humanité Adamique*, Dervy-livres, Paris, 1973.

PREAMBULE DE L'EDITEUR ITALIEN

Dans le cadre d'une tentative de conférer à l'idée de « race » un contenu antimoderne et spirituel, et de l'intervention d'Evola dans le débat auquel cette question donna lieu dans les années trente en Italie, le présent petit livre marque l'entrée des formulations évoliennes dans le monde de l'école. Car c'est en fait aux *éducateurs* que l'Auteur s'adresse dans la préface, les invitant à garder à l'esprit « la valeur essentiellement politique et éthique que l'idée de race doit avoir pour le fascisme et, surtout, pour l'école fasciste ». La race devra être considérée par les enseignants « comme très différente de celle dont pouvaient hier parler la biologie et l'anthropologie. Notre racisme va bien au-delà de telles disciplines qui – du moins dans leurs formulations les plus courantes –, de par leur esprit positiviste et scientiste, sont même, au fond, diamétralement opposées à la véritable idée raciste. Le racisme authentique, plus qu'une discipline particulière, est une *mentalité* (...) ».

Après avoir passé en revue quelques définitions de la race, Evola pose avec cohérence la supériorité des conceptions qui considèrent une telle réalité comme un groupe humain défini par un style homogène, un mode d'être différencié, une *mentalité* spécifique, justement. En reconnaissant la prééminence d'un tel point de vue sur ceux purement naturalistes et biologiques, Evola se réfère explicitement à la « doctrine de l'âme des races » formulée par Ludwig Ferdinand Clauss.

Poursuivant la voie tracée par ce dernier, Evola formule une théorie de la « race de l'esprit », en s'appuyant sur les catégories spirituelles définies dans *Révolte contre le monde moderne* (race « olympienne » ou « solaire », race « démétrienne » ou « lunaire », race « titanique », « amazonienne », etc.), catégories tirées de l'œuvre de Bachofen. Si Clauss, toutefois, en limitant son étude au niveau psychologique, pouvait se dispenser d'établir une hiérarchie des différentes races, Evola – qui s'attache à considérer les valeurs spirituelles de chaque race en particulier et cherche à définir une typologie des races de l'esprit – devait nécessairement ranger les types spirituels particuliers selon les différents degrés d'une échelle hiérarchique. Si

Clauss avait raison d'affirmer que « la valeur objective d'une race ne pourrait être connue que par quelqu'un qui serait au-delà de toutes les races », Evola a également raison d'affirmer la supériorité de la « race solaire » sur la « titanique » ou de la race « héroïque » sur la « tellurique » : il n'existe aucune contradiction entre les positions des deux auteurs puisque chacun effectue ses recherches à un niveau différent. Et le niveau auquel s'applique la démarche évolienne – ou, plutôt, ce que celle-ci comporte de nouveau par rapport aux travaux d'autres chercheurs en ce domaine – permet à l'être humain de connaître les différences hiérarchiques objectives qui existent entre les diverses « races de l'esprit », précisément parce que c'est dans l'élément spirituel que réside chez l'homme le principe universel capable de l'amener « au-delà de toutes les races » et de lui faire entrevoir la véritable hiérarchie selon laquelle les types spirituels se rangent. Un tel jugement objectif, la psycho-anthropologie ne peut évidemment pas le porter, puisque fait défaut dans l'âme, dans la psyché, cet élément capable de transcender la subjectivité individuelle.

Mussolini, dans un discours prononcé à Trieste le 18 septembre 1938, affirma la nécessité d'une « claire et sévère conscience raciale qui établisse non seulement des différences mais aussi des supériorités très nettes ». Nous avons là une démonstration de l'illégitimité qui consiste à parler de supériorité raciale dans un sens absolu, quand on ne fait pas partie d'une « race de l'esprit » réellement supérieure. En fait, Mussolini parlait à cette occasion de l'Empire et du prestige sur lequel il devait se fonder. Or, de quelle réelle supériorité pouvait bien se targuer le colonisateur italien, représentant d'une civilisation qui, tout au plus, était celle de l'« Occident chrétien », vis-à-vis des peuples de l'Ethiopie ou de la Libye – pays où la Tradition était une réalité vivante et effective, en dépit de leur décadence culturelle et politique ? De quelle supériorité « raciale » – si l'on entend avant tout la « race » au sens de « race de l'esprit » – pouvait s'enorgueillir le squadriste sur le *mujâhid* (le « combattant de la guerre sainte »), ou bien le missionnaire christianisateur sur le *sheikh* ou le *sûfi* ?

Le jugement positif émis par le Duce sur les vues qu'exposait Evola dans ses livres sur la race – jugement qui eut, entre autres, pour conséquence l'autorisation d'intituler *Grundrisse des Faschistischen Rassenlehre* * l'édition allemande de *Sintesi* – apparaît donc dans toute sa contradiction : il est bien clair qu'il ne visait à rien d'autre qu'à favoriser un simple démarquage doctrinal, en fait de « race », par rapport au Troisième Reich. En d'autres termes, il s'agissait d'une approbation essentiellement tactique, comme le démontre, du reste, le fait qu'en Italie, les théories raciales d'Evola ne firent jamais autorité.

En dépit des possibilités limitées qu'offrait le milieu politique et culturel dans lequel il lui fallut travailler, Evola conduisit de façon cohérente et jusqu'au bout son intervention dans le domaine de la race, avec ce sérieux et cette dignité que lui ont reconnus des historiens de l'envergure d'un Renzo De Felice ; autrement dit, dans ce domaine également, Evola fit *ce qui devait être fait*.

- AR

* Littéralement : « Fondements de la doctrine fasciste de la race » (N.D.T.).

PREFACE

A lui seul, le titre même de ce petit livre indique clairement le type de préoccupations qui ont présidé à sa rédaction et, par la suite, l'objectif que nous nous sommes fixé.

Il ne s'agit pas, ici, d'un exposé abstraitement scientifique sur la théorie de la race et pas davantage d'un panorama des différentes doctrines en la matière. A cet égard, du reste, il nous aurait fallu répéter ce que nous avons déjà eu l'occasion d'écrire, puisque tel était précisément l'objet de notre livre *Il mito del sangue*, paru chez Hoepli il y a plusieurs années.

Il ne s'agit pas non plus de l'examen critique, d'un point de vue doctrinal, des idées fondamentales du racisme aussi bien biologique que philosophique ou spirituel, puisqu'en ce domaine le lecteur trouvera ce sujet traité dans un autre de nos ouvrages, plus récent, *Sintesi di dottina della razza*, également paru chez Hoepli. En outre, en ce qui concerne la question du cadre général dans lequel s'inscrivent certaines perspectives historiques et traditionnelles liées à ce problème ainsi qu'à l'« aryanité », on pourra aussi consulter utilement, toujours chez le même éditeur, notre *Révolte contre le monde moderne*.

Notre objectif, dans ce petit livre, est tout à fait particulier : il n'y sera pas question d'exposés abstraits destinés à une « instruction » ou à une information générales de base, ni d'approfondissements proprement doctrinaux, mais de la définition des idées – et même des « idées-forces » – dont a besoin un *éducateur* pour remplir, y compris dans le domaine racial, la mission qui est la sienne. Il s'agit donc de notions simples mais claires et riches de force suggestive, capable d'agir sur l'âme des jeunes gens plus que sur leur intellect, dans le but de promouvoir une certaine formation de leur volonté et une certaine orientation de leurs vocations les plus hautes.

Ce que tout éducateur doit garder présent à l'esprit, c'est en ce domaine, la valeur essentiellement politique et éthique que la théorie de la race doit avoir pour le fascisme et, surtout, pour l'école fasciste. Il doit être conscient que la race dont il est ici question est quelque chose de bien différent de celle dont pouvaient hier parler la biologie et l'anthropologie. Notre racisme va bien au-delà des limites de ces disciplines qui – du moins dans leurs formulations les plus courantes – sont même, par leur esprit positiviste et scientiste, diamétralement opposées à la véritable idée raciste. Le véritable racisme, plus qu'une discipline particulière, est une *mentalité* : aussi investit-il également des domaines qui – selon la commune opinion et notamment celle des soi-disant « intellectuels » – sembleraient n'avoir rien à voir avec ce type de problème.

La consigne donnée par Mussolini est claire : « Sachez, et que chacun sache, que sur la question de la race aussi nous tirerons juste ». Et il a ajouté, faisant allusion à des insinuations bien connues : « Dire que le fascisme a imité quelqu'un ou quelque chose est tout simplement ridicule ».

Cependant, il ne faut pas se cacher qu'en dépit d'une telle consigne, alors que deux ans et demi se sont écoulés depuis cette prise de position pourtant officielle et déclarée du fascisme, bien peu de chemin a été parcouru. En gros, les raisons de cet état de choses sont les suivantes :

En premier lieu, il y a le préjugé, auquel nous avons déjà fait allusion, qui voudrait que le racisme tienne tout entier dans un chapitre de sciences naturelles, auquel, pour des raisons

purement contingentes et même d'opportunité (comme, par exemple, à propos de la question juive), on a dû concéder une certaine place – un peu plus importante, toutefois, que celle à laquelle on aurait pu s'attendre – aux cotés d'autres disciplines existantes, et qu'il convient de laisser en l'état.

En second lieu, beaucoup ont nourri – et nourrissent encore – le soupçon que le racisme était une denrée d'importation n'ayant pas grand-chose à voir, tant avec la culture « sérieuse » qu'avec notre propre tradition, dont relèveraient la « latinité » et non pas l'« aryanité », l'universalisme et non la spécificité d'une race donnée.

Il y a, enfin, une raison « technique », due à l'incompétence et au manque de préparation doctrinale. Diverses causes ont fait que, jusqu'à maintenant, le racisme a surtout été l'objet d'une propagande confiée à des incompetents, à des gens qui se sont réveillés racistes ou antisémites du jour au lendemain et chez qui de simples slogans ont tenu lieu de principes et d'information sérieuse.

Les causes d'un tel blocage doivent être balayées. Il faut se convaincre, et convaincre, que l'idée raciste, loin d'être un feu de paille qui aurait déjà fait son temps sous prétexte qu'il y a bien d'autres sujets de préoccupation à l'heure actuelle, appartient au contraire à l'avenir : pour des raisons qui ne sont pas seulement intérieures, mais également historiques, et indissociables de l'époque vers laquelle nous sommes en marche – ainsi que nous avons eu l'occasion de le montrer ailleurs.

Ceci étant, si l'on veut réellement progresser en ce domaine, il convient de mettre tout particulièrement l'accent sur l'action formatrice et pédagogique à déployer vers les jeunes générations, aussi bien dans le cadre des organisations de jeunesse du Parti que dans les écoles. Car il n'y a pas d'illusions à se faire quant aux effets d'une propagande uniquement journalistique sur un public qui, comme en Italie, n'y est pas préparé et fait même preuve de scepticisme. De même peut-on difficilement prétendre que des gens ayant déjà pris le pli de certaines conceptions et de certaines habitudes mentales puissent sincèrement changer d'orientation et adopter brusquement des idées totalement nouvelles pour eux, s'agissant souvent de gens qui, hier encore, en étaient les adversaires ou tout simplement les ignoraient.

C'est, par contre, sur les nouvelles générations qu'il faut essentiellement tabler : de nouvelles générations d'élèves, mais aussi d'éducateurs. Et, à cet égard, il faut répéter qu'il s'agit d'abord de la formation d'une *mentalité*, d'une *sensibilité* et non pas de schémas intellectuels ou de classifications pour manuels de sciences naturelles.

C'est dans ce but que nous avons écrit ce petit livre où nous avons voulu expliciter, de la manière la plus vivante et la plus directe possible, la signification des idées fondamentales qu'il convient d'utiliser pour compléter par une orientation adéquate les conceptions fondamentales de l'éthique et, d'une façon plus générale, de la vision du monde du fascisme. Ceux de nos lecteurs qui souhaiteraient approfondir ultérieurement tel ou tel point particulier, trouveront – soit dans nos ouvrages indiqués au début, soit dans ceux des auteurs que nous aurons l'occasion de citer au passage – de quoi satisfaire amplement leur curiosité.

1. – Que signifie le mot « race » ?

Qu'est-ce que la « race » ? Citons quelques définitions parmi les plus connues : « la race est une unité vivante d'individus de même origine dont les caractéristiques corporelles et spirituelles sont identiques » (Woltmann) ; « c'est un groupe humain qui, du fait qu'il réunit, d'une façon qui lui est propre, un certain nombre de caractéristiques physiques et de dispositions psychiques, se distingue de tout autre groupe humain et donne naissance à des individus toujours semblables à eux-mêmes » (Günther) ; « c'est un type héréditaire » (Topinard) ; « c'est une lignée définie par des groupes de 'génotypes' (c'est-à-dire de potentialités héréditaires) identiques, et non pas d'hommes extérieurement semblables morphologiquement » (Fischer, Lenz) ; « c'est un groupe défini non par le fait de posséder telles ou telles caractéristiques spirituelles ou corporelles, mais par le style qui s'exprime à travers elles » (Claus).

Nous n'avons pas cité au hasard ces définitions de la race. On passe de l'une à l'autre selon une sorte de progression qui correspond à celle que, durant ces dernières décennies, la théorie de la race elle-même a enregistrée. Au départ, la race se définissait uniquement comme un concept anthropologique, c'est-à-dire comme relevant d'une discipline qui a cessé d'avoir le sens, antique et étymologique, de « science de l'homme », en général, pour revêtir celui d'une science naturelle particulière considérant simplement l'homme sous l'angle des caractéristiques vis-à-vis desquelles il ne représente qu'une espèce naturelle parmi tant d'autres.

C'est ainsi qu'au départ, on ne disposait que d'un concept purement naturaliste et descriptif de la race : de même que l'on décrivait, en leur évidente inégalité, les différentes variétés animales et végétales, de même regroupait-on les êtres humains en diverses catégories à partir du constat de la récurrence de certaines caractéristiques, lesquelles étaient essentiellement corporelles, somatiques. Critère purement statistique et quantitatif, par conséquent : c'étaient les caractéristiques communes rencontrées chez la majorité des individus que l'on considérait comme définissant la race.

A l'origine de l'anthropologie moderne, la recherche s'arrêtait à l'extériorité la plus immédiate : couleur de la peau, des cheveux et des yeux, stature, traits du visage, proportions, forme du crâne. Un premier progrès consista en l'adoption de mesures : on mit en chiffres les proportions du corps, on mesura les indices crâniens et les angles faciaux. Les techniques descriptives s'efforçaient donc de devenir « positives » au moyen de formules numériques. S'y ajoutèrent ensuite les données de la psychologie : on chercha à identifier les dispositions qui, par leur caractère répétitif, correspondaient – ou étaient censées correspondre – aux divers groupes humains.

L'anthropologie d'hier considérait, elle aussi, l'élément héréditaire : une fois constatées les différences morphologiques existant entre les êtres humains vivants, on en vint naturellement à supposer la constance de ces différences aussi bien chez les géniteurs que chez leurs descendants. Toutefois, l'importance particulière accordée à l'élément « hérédité » est propre à une anthropologie plus récente, assez voisine du racisme proprement dit. D'où ces définitions de Topinard, Lenz et Fischer évoquées plus haut. *Pour le racisme moderne, la théorie de l'hérédité est fondamentale.* On y affirme, contrairement aux conceptions de la vieille anthropologie, que ce ne sont pas toutes les caractéristiques ou dispositions rencontrées chez un groupe humain donné qui doivent être attribuées en propre à une race, mais uniquement celles aptes à se transmettre de façon héréditaire.

Ce n'est pas tout. Après avoir constaté un certain nombre de modifications externes (dites aussi *paravariations*) que, pour diverses raisons, un type donné peut subir sans pour autant qu'elles se transmettent héréditairement, on formule la distinction fondamentale entre le *génotype* et son *phénotype*. Le « génotype » est, pour ainsi dire, une *potentialité* : c'est la force qui donne naissance à un type, ou à une série de types, lesquels ne peuvent varier qu'entre certaines limites bien déterminées. La forme extérieure (extérieure au sens large, car la théorie de l'hérédité appliquée à l'homme considère non seulement les caractéristiques morphologiques, physiques, mais aussi les dispositions psychiques), qui, à chaque fois, naît du « génotype », peut en réalité être variable et peut, apparemment, s'éloigner du type originel normal au point même de n'être plus reconnaissable. Cette forme extérieure s'appelle *phénotype*. Parmi les espèces naturelles, on a pu constater que les modifications concernant le « phénotype » ne touchent pas l'essence. Sous l'influence de phénomènes extérieurs à lui (qu'ils soient subjectifs ou bien dus au milieu), la potentialité du « génotype » se comporte quasiment comme une substance élastique : elle peut perdre, à l'intérieur de certaines limites, sa forme propre – mais elle la reprend, dès que cesse la sollicitation, dans les types auxquels celui-ci donne naissance au cours des générations suivantes.

Un exemple typique nous en est donné par le monde végétal : la primevère chinoise produit, à température normale, des fleurs rouges, alors que, dans une atmosphère surchauffée, elle produit, au contraire, des fleurs blanches. Si nous mettons en serre une plante de cette espèce et que nous en transplantons des graines dans la même atmosphère surchauffée, nous obtiendrons toujours, parmi la série des nouvelles plantes, des fleurs blanches. Mais si, au bout d'un certain temps, nous décidons de planter une graine d'une de ces plantes dans un milieu à température normale, nous verrons pousser une plante aux fleurs rouges, identique à sa progénitrice. La variation du phénotype n'est donc pas essentielle, mais transitoire et illusoire : la potentialité subsiste, intacte, conforme au type originel.

Ce qui est héréditaire – et, selon les conceptions plus récentes, « de race » –, ce ne sont donc pas les formes extérieures en elles-mêmes, mais les potentialités, les façons constantes de réagir en face de circonstances diverses, éventuellement de manière différente, mais toujours en conformité avec certaines lois.

Tel est le fondement de l'actuelle conception de la race. Avec la définition de Clauss évoquée plus haut, fondateur de ce qu'on a appelé la psycho-anthropologie, on va encore plus loin et l'on constate une certaine « spiritualisation » du génotype : l'essence de la race doit être recherchée dans un « style », dans une manière d'être. Ici, la race devient une sorte de « ligne » constante qui s'exprime non seulement à travers les caractéristiques physiques – c'est-à-dire à travers la « race du corps » –, mais aussi dans la façon d'utiliser certaines dispositions ou aptitudes psychiques, ainsi que nous le mettrons bientôt en évidence. C'est à partir de ce style – lui-même héréditaire – que se définit un groupe humain, groupe qui, par rapport à d'autres groupes de style différent, correspond à une race.

2. – Signification intérieure de la race

Si, avec ce rapide survol des travaux les plus récents en la matière, nous avons pu constater une évolution du concept de « race », nous n'avons toujours pas quitté le domaine des définitions abstraites. Il nous reste à préciser ce que devrait aujourd'hui signifier, de façon

vivante, la race pour l'individu et, par suite, ce qu'il faut entendre, à proprement parler, par « conscience de race ». Il s'agit là d'un point fondamental, à propos duquel on peut maintenant se référer à l'expérience de tous les jours.

L'expression courante d'« homme racé » n'est pas née d'hier. En règle générale, elle se référait à une idée aristocratique : de la grisaille des individus communs et médiocres se détachent des êtres « racés », c'est-à-dire des êtres supérieurs, « nobles ». Une telle noblesse – nous insistons sur ce point – ne renvoyait pas nécessairement à une signification « héraldique » : d'un paysan, d'un homme du peuple restés purs et sains pouvait se dégager cette impression de race tout autant que des représentants dignes de ce nom d'une authentique aristocratie. Ce n'était pas par hasard : tout comme, parmi la noblesse, certaines traditions internes ont réussi à sauvegarder longtemps la pureté du sang, de même certaines conditions favorables, à la campagne, loin des villes, ou des occupations et des mœurs saines ont-elles pu produire des effets comparables chez d'autres éléments, non aristocratiques, d'un peuple donné.

Outre le terme de « race », celui de « sang » a, dans le passé, revêtu une signification précise et vivante, bien différente de celle qu'on lui donne aujourd'hui et qui est surtout d'ordre scientifique et biologique. On dit, par exemple : « Bon sang ne saurait mentir ». On parle d'« instinct du sang ». Il y a des injures « sanglantes », des situations en face desquelles « le sang ne fait qu'un tour ». Que signifie tout cela ? Eh bien, qu'au plus profond de l'être humain, au-delà de la zone des concepts abstraits, du raisonnement discursif et des conventions nées de la vie en société, il existe des instincts ayant une forme déterminée, de pair avec la possibilité de réactions directes et absolues qui chez l'homme « racé » sont normales, tandis que chez l'homme commun tout ceci ne se manifeste que de façon sporadique : dans les cas extrêmes et les situations d'exception.

S'agit-il ici d'impulsions appartenant à la pure vie animale et biologique ? Il serait bien téméraire de l'affirmer. Les forces auxquelles nous faisons allusion, les réactions instinctives de l'homme « racé », loin d'être un prolongement des instincts animaux, bien au contraire les contredisent souvent en imposant à la simple vie une norme supérieure, lui prescrivant d'obéir à une certaine « ligne », à un « style » fait de maîtrise de soi, de tension intérieure, d'affirmation, et devenu chez lui naturel et spontané. Les réactions de la race n'ont de commun avec les instincts animaux que l'immédiateté et la précision : elles ne procèdent pas du raisonnement ou de considérations intellectuelles ; bien au contraire, elles manifestent dans leur spontanéité toute la personnalité d'un être. Ce n'est pas tout : elles investissent également le domaine de l'intellect car elles se manifestent selon des formes spécifiques et directes de sensibilité, de jugement et d'adhésion à certaines valeurs. Par la race, par le sang, l'homme est conduit à des évidences qui ne se discutent pas et qui, à leur niveau, sont aussi directes que celles des données fournies par des sens sains et normaux. De même que personne ne se perd en discussion sur la raison pour laquelle la couleur rouge est rouge, de même appartiennent en propre à l'homme « racé » un certain nombre d'évidences naturelles et précises – alors que, dans le même domaine, l'homme « moderne » intellectualisé et abâtardi en est réduit à avancer pour ainsi dire à tâtons, essayant de substituer à la faculté perdue de la *vue* celle du *toucher*, par le biais du discours et de l'instrument intellectuel – ce qui a souvent comme maigre résultat de lui permettre de passer, sans les résoudre, d'une crise à une autre ou d'adopter de simples critères conformistes.

Tel est donc le plan sur lequel il convient de comprendre et de *vivre* la race. Elle vit dans le sang et même au-delà, à un niveau plus profond encore, là où la vie individuelle communique

avec une vie supra-individuelle qui, toutefois, ne doit pas être comprise au sens naturaliste (en tant que « vie de l'espèce »), mais comme un domaine où agissent déjà des forces réellement spirituelles.

Tout cela, les Anciens le savaient bien : que l'on pense aux cultes voués aux Lares, aux Pénates, aux héros exégètes, au « démon » de la *gens*, entités qui toutes symbolisaient le mystère du sang et les forces mystiques de la race.

La science est certes en mesure de mettre en évidence, au moyen des résultats obtenus par la génétique, la théorie de l'hérédité, la démographie ou la pathologie, l'importance de la race. Mais cela peut tout au plus favoriser l'éveil d'un sentiment de race, non le créer. Aussi faut-il qu'une réaction interne se produise, et pour cela le « mythe » – en tant qu'« idée-force », idée animatrice – est beaucoup plus efficace que n'importe quel ordre de considérations scientistes. Quel est ce mythe ? Nous y avons déjà fait allusion : c'est la race, en tant qu'elle confère à l'existence une plénitude, une supériorité et une rectitude. *Il y a des êtres vulgaires et il y a des êtres « racés »*. De quelque classe sociale qu'ils proviennent, ils constituent une aristocratie en laquelle vit encore un mystérieux héritage venu du fond des âges.

C'est pourquoi, au niveau même de ses définitions les plus générales, le racisme possède une valeur de mise à l'épreuve, de réactif. Les réactions des individus vis-à-vis des idées racistes constituent une sorte de baromètre qui révèle la « quantité » de race présente en eux. *Dire oui ou non au racisme n'est pas une simple alternative intellectuelle, ce n'est pas un choix subjectif et arbitraire*. Dit oui au racisme celui chez qui la race vit encore ; s'y oppose, au contraire, celui qui, en cherchant des alibis dans tous les domaines afin de justifier son aversion et de discréditer le racisme, démontre qu'il a été intérieurement vaincu par l'anti-race – celui chez qui les forces originelles ont été étouffées soit sous le poids de rebus ethniques hérités de croisements et de processus de dégénérescence, soit par un style de vie bourgeois, efféminé et intellectualisant, ayant perdu depuis de nombreuses générations tout contact avec ce qui est authentiquement originel.

Ceci doit être mis clairement en relief, quasiment à titre de prémisse, dans tout exposé sérieux des idées racistes. Aujourd'hui, c'est de tous ceux chez qui la « race » n'est pas encore éteinte que le fascisme bat le rappel.

3. – Conséquences du sentiment de race

Le comte de Gobineau qui, d'un certain point de vue, peut être considéré comme le père du racisme moderne, ne fit jamais mystère des raisons profondes de sa démarche : ce qui l'incita à écrire son fameux *Essai sur l'inégalité des races humaines*, en 1853, fut une réaction de tout son être contre le « marécage démocratique et égalitaire » dans lequel s'enfonçaient de plus en plus les nations européennes.

Or, c'est précisément ce *pathos* qui devrait accompagner toute attitude raciste cohérente et, par déduction, produire des effets bien précis dans le domaine politico-social. Bien entendu, de telles déductions ne peuvent aller que dans le sens des idées maîtresses du fascisme, lesquelles s'en trouvent ainsi confortées et dynamisées, pour ainsi dire.

Se réclamer du racisme signifie, en effet, s'élever contre le mythe démocratico-maçonnique

selon lequel la valeur suprême serait « l'humanité » au singulier, tandis que tous les êtres seraient par essence égaux et frères. En réalité, *cette mythique « humanité » présupposée par l'évangile des « immortels principes »* [de 1789] *soit n'existe pas, soit, représentant à nos yeux non pas un plus mais un moins, ne nous intéresse en rien.*

Il doit être bien clair qu'il n'est nullement dans nos intentions de nier l'existence d'un certain nombre d'éléments qui sont communs à la grande majorité des êtres humains : ceci posé, l'existence d'autres aspects, présentant des différences également évidentes et incontestables, n'en est pas moins réelle. Or, si l'on veut établir une échelle des valeurs entre les unes et les autres, il faut bien prendre position : pour les vocations internes, il s'agit là d'une nouvelle mise à l'épreuve. Le racisme, nous pouvons l'affirmer sans ambages, se définit conformément à *l'esprit classique*, cet esprit dont la caractéristique fut l'exaltation de tout ce qui a une forme, un visage, une individuation par opposition à tout ce qui est informe, bon pour tous, indifférencié. L'idéal classique et, ajouterons-nous, également « aryen », est celui du *cosmos*, c'est-à-dire d'un ensemble de natures et de substances bien individualisées, reliées de façon organique et hiérarchique à un tout : il n'a rien à voir avec l'idéal plus ou moins romantique ou panthéiste du chaos en tant que principe qui, en son indifférenciation, se situerait au-dessus de tout ce qui a une forme.

Dans le droit fil de cette conception, la mythique « humanité » de la fable démocratico-maçonnique apparaît, de notre point de vue, simplement comme un dénominateur commun, un substrat collectif qui n'a d'intérêt pour nous que dans le cadre des formes vivantes, concrètes et bien définies en lesquelles il s'articule. Or, ces formes sont précisément les races en tant qu'unités aussi bien de sang et d'instinct que d'esprit. Le raciste, par conséquent, reconnaît la différence et *veut* la différence : pour lui, être différent, être chacun soi-même n'est pas un mal, mais un bien. A quel moment existe-t-elle vraiment, cette fameuse « humanité » ? Lorsque d'un monde bien articulé on rétrograde à un monde chaotique, collectiviste, indifférencié, qu'on ne peut concevoir que comme le stade final et effrayant d'un processus de nivellement et de désagrégation sociale et spirituelle. C'est à ce moment-là que, dans l'hypothèse où quelque différence corporelle subsisterait encore, on la considérerait comme accidentelle, non essentielle, insignifiante et négligeable. Voilà ce qui se cache derrière le mythe égalitaire et derrière l'idéologie démocratico-maçonnique !

Dans la vision raciste de la vie, par contre, toute différence – même physique – est *symbolique* : l'intérieur se manifeste à l'extérieur, ce qui est extérieur est symbole, signe ou symptôme de quelque chose d'intérieur : tels sont les principes fondamentaux d'un racisme complet. Du point de vue romain et fasciste qui est le nôtre, il est particulièrement important d'insister sur cette vocation classique, à laquelle nous avons déjà fait allusion, du racisme : volonté de forme, refus de tout ce qui est indifférencié, reprise des principes mêmes de notre antique sagesse : *Connais-toi et sois toi-même*. Fidélité à sa propre nature, c'est-à-dire à son sang et à sa race : telle est la contrepartie intérieure, éthique et spirituelle, des données que la génétique, les sciences de l'hérédité et la biologie fournissent aux formulations du racisme scientifique. Et telles sont les directives précises qui en découlent pour l'éducation raciale.

4. – Hérédité raciale et tradition

Quelle est, en particulier, la signification, sur le plan intérieur, telle qu'elle peut être réellement vécue, de la loi de l'*hérédité* ?

Cette signification est double. Elle consiste tout d'abord en un dépassement de la conception libérale, individualiste et rationaliste : pour la conscience raciste, l'individu n'est pas une espèce d'atome, une entité en soi qui n'a de sens et ne vit que pour elle-même. Le racisme conçoit et valorise, au contraire, l'individu en fonction d'une communauté donnée : que ce soit dans l'espace (en tant que race d'individus vivants) ou dans le temps (en tant qu'unité d'une lignée, d'une tradition, d'un sang). En ce qui concerne le premier aspect (c'est-à-dire la valeur de l'individu comme fonction organique d'un tout dans l'espace), on constate à nouveau une convergence du racisme et de la conception totalitaire corporative du fascisme. Quant au second aspect (à savoir l'unité dans le temps), la conscience raciste attribue une signification à la fois plus vivante, plus stimulante et plus intérieure à ce que, dans l'acception la plus courante de ce terme, l'on entend par « tradition ». Car, en effet, on donne trop souvent à ce mot un sens purement historiciste, culturel et « humaniste » – quand on ne tombe pas carrément dans la rhétorique. Lorsque par tradition, on entend la somme des créations, des acquisitions et des croyances héritées de nos prédécesseurs, on est loin, ce faisant, de mettre en relief l'essentiel, le substrat plus profond de toute tradition digne de ce nom. Ce substrat, c'est le sang, la race vivante, le sentiment d'être reliés moins aux créations de nos ancêtres qu'aux forces mêmes dont leurs œuvres procédèrent – forces qui perdurent dans notre sang, dans les replis les plus mystérieux et les plus sacrés de notre être. C'est ainsi que le racisme *vivifie et rend palpable le concept de tradition* : il habituera l'individu à voir dans nos ancêtres non pas une série de « morts » plus ou moins illustres, mais l'expression de quelque chose qui vit encore en nous et avec lequel, intérieurement, nous sommes reliés. Nous sommes porteurs d'un héritage qui nous a été transmis et qu'à notre tour nous devons transmettre – et, dans cette conscience, il y a quelque chose qui dépasse le temps, quelque chose qui commence à faire pressentir ce qu'ailleurs nous avons appelé la « race éternelle ».

Venons-en maintenant à la seconde signification de la conception raciste de l'hérédité : celle grâce à laquelle nous comprenons comment le racisme est l'exacte réfutation de la théorie lamarckienne et aussi, en partie, de la théorie marxiste concernant l'influence du milieu. Il est faux de prétendre que le milieu détermine les individus et les races. Qu'il soit naturel, historique, social ou culturel, le milieu peut uniquement influencer sur le « phénotype », c'est-à-dire sur *la manière* dont, extérieurement et d'une façon contingente, se manifestent chez un individu ou un groupe donné certaines tendances héréditaires et de race qui resteront toujours l'élément premier, originel, essentiel et incoercible. Etre raciste signifie donc avoir une conscience et une connaissance précises du fait que ce sont des forces enracinées au plus profond de nous (et non pas les influences mécaniques et impersonnelles du milieu) qui, véritablement, sont déterminantes pour notre existence, notre caractère et nos vocations. Point de vue qui, entre autres, nous amène à de nouvelles perspectives historiques : en prenant ainsi le contrepied de la théorie du milieu, on réfute également l'idée selon laquelle les grandes civilisations du passé auraient été déterminées par leur situation géographique, les conditions climatiques ou même historiques au sens étroit du mot, l'économie et ainsi de suite. C'est, au contraire, l'homme la force décisive qui, souvent même dans un milieu hostile, a donné forme aux diverses civilisations – toutefois, il faut le répéter, non pas l'homme *in abstracto*, mais l'homme en tant que représentant d'une race, aussi bien corporelle que spirituelle. Cette race extérieure et intérieure n'est pas seulement la cause de ce que, dans l'ensemble d'un peuple donné, une vocation donnée soit le fait de groupes d'individus donnés : c'est aussi en fonction d'elle que, dans un milieu et à une époque donnés, est née une civilisation de guerriers plutôt que de commerçants, d'ascètes plutôt que d'humanistes, etc. S'avèrent une fois de plus décisives ces forces fatales ou, mieux, fatidiques qui vivent en nous, donnent forme à notre nature propre et sont reliées au mystère des origines.

Quels sont les rapports qu'entretient l'individu et, d'une façon générale, la personnalité humaine, avec de telles forces ? D'aucuns pourraient croire qu'avec le racisme, on retombe dans une nouvelle forme, quoique intériorisée, de déterminisme : la race serait tout et la personnalité en tant que telle, rien. C'est pourquoi on en vient même, parfois, à suspecter un vague collectivisme, un retour à l'esprit du clan, à la promiscuité de la horde sauvage. Mais la réalité est bien différente. On peut dire avec raison que – mis à part certains problèmes d'ordre proprement métaphysique – *si l'individu n'existe pas en dehors de la race, d'une certaine manière, la race n'existe pas non plus en dehors de l'individu* ou, mieux, *de la personnalité*. Si l'on veut donner tout son sens à cette formulation, il convient de se rappeler le contenu aristocratique déjà souligné d'expressions telles qu'« être racé » ou « avoir de la race ». D'une façon quelque peu paradoxale, on pourrait dire que la race n'existe vraiment que chez ceux de ses représentants qui, réellement, « ont de la race ». En d'autres termes, la race est un héritage en même temps qu'un substrat collectif : bien qu'elle tende à s'exprimer chez tous, et y parvienne effectivement d'une façon ou d'une autre, ce n'est que chez quelques-uns qu'elle atteint une pleine et parfaite réalisation – et c'est justement là que s'affirme l'action et la signification de l'individu, de la personnalité. Chez les hommes vraiment supérieurs, la race s'accomplit et se concrétise, atteignant un niveau qui est en même temps celui des valeurs de la véritable personnalité. L'hérédité raciale peut se comparer à un patrimoine reçu des ancêtres et transmis aux héritiers. Il n'y a aucun déterminisme, puisqu'est accordée à la descendance une totale liberté d'en user à sa guise : elle peut tout faire pour le conserver, l'augmenter et le faire diversement fructifier tout comme, au contraire, elle peut choisir de le dissiper et de le réduire à néant. De ce qu'une hérédité aussi bien spirituelle que biologique lui a transmis, l'individu peut donc, s'il reste fidèle à sa race, extraire les forces nécessaires pour atteindre une perfection personnelle et représenter l'incarnation parfaite de l'idéal d'une race toute entière. Tout comme il peut aussi contaminer cet héritage, le dilapider, le mettre à la merci des déterminismes auxquels donnent lieu mélanges des sangs et métissages de telle sorte que celui-ci sera tôt ou tard étouffé par des influences soit paralysantes, soit dissolvantes.

C'est pourquoi si, d'une part, la conscience raciste reconnaît la signification et le rôle de la personnalité dans la race, elle vise, d'autre part, à éveiller chez l'individu le sens exact de ses responsabilités quant à l'usage de sa liberté vis-à-vis du patrimoine racial, aussi bien biologique que spirituel, qu'une longue chaîne de générations lui a transmis.

5. – Race et nation.

Il n'existe pas de raciste, même extrémiste, qui ne soit prêt à reconnaître que des expressions telles que « race italienne », « race allemande », race « anglo-saxonne » et même « race hébraïque » sont scientifiquement incorrectes car, en ce domaine, il convient au contraire de parler de *peuples* ou de *nations*, sachant pertinemment qu'à notre époque aucun peuple et aucune nation ne peuvent prétendre correspondre à une race unique, pure et homogène. Nous le démontrerons bientôt en faisant valoir qu'aujourd'hui, quand on parle de race, on ne recourt plus aux grandes catégories générales de l'anthropologie d'hier (laquelle se contentait de parler de races blanche, noire, rouge, jaune, etc.), mais on se réfère à des unités ethniques plus individualisées et plus originelles que, d'une certaine manière, l'on pourrait comparer aux corps simples (ou « éléments ») qui sont les données de base de la chimie dans son étude des composés. Les nations et les peuples seraient, par conséquent, des composés – plus ou moins

stables et homogènes – de tels éléments. C'est ainsi que pour Deniker, par exemple, le mot « race » se réfère à un ensemble de caractéristiques que l'on rencontre à l'origine chez un ensemble d'individus mais qui, aujourd'hui, sont éparpillées dans des proportions variables en ces divers groupes ethniques que sont précisément les peuples et les nations modernes – groupes qui se distinguent les uns des autres principalement par la langue, le mode de vie, les mœurs, etc.

Quels sont alors les rapports qui subsistent entre l'idée nationale et l'idée raciale ?

Où réside l'élément prépondérant : dans la nation ou dans la race ? Si délicat qu'il soit, ce problème doit être abordé, car si en la matière, notre position venait à manquer de clarté, il serait impossible de pénétrer le sens et le bien-fondé de tous les aspects pratiques et « opérationnels » du racisme, et notamment du racisme sélectif. Tout comme les peuples, les nations sont des synthèses. On peut concéder que les éléments qui figurent dans une telle synthèse ne sont pas uniquement raciaux lorsque l'on conçoit la race comme une entité purement ethnique et anthropo-biologique. Mais cette conception-là n'est pas la nôtre. Pour nous, la race est une entité qui se manifeste aussi bien dans le corps que dans l'esprit. Les différentes formes de la culture, de l'art, de la religion, de l'éthique, etc., sont des manifestations de la « race de l'âme » et « de l'esprit ». C'est ainsi que les éléments non ethniques et non anthropologiques qui permettent de définir une nation peuvent eux aussi devenir l'objet des recherches « racistes ».

A présent, il convient de dire quelques mots à propos des conséquences du métissage. Relevons tout d'abord que, lorsque des races hétérogènes se mêlent, le résultat n'est pas seulement (ou n'est pas toujours) la dénaturation, chez leurs descendants, des traits caractéristiques propres aux types purs correspondants. En fait, on observe une hybridité beaucoup plus grave quand à ses effets, c'est-à-dire une descendance chez qui, à la « race du corps » d'un type donné ne correspondent plus la « race de l'âme » ni la « race de l'esprit » qui, de façon normale, devraient y correspondre et auxquelles, à l'origine, elle était liée : une dysharmonie et, souvent même, un déchirement intérieur en découlent nécessairement.

En second lieu, il est nécessaire de s'arrêter sur la généralisation de deux concepts propres à la théorie de Mendel concernant l'hérédité des croisements : ceux de « dominant » et de « récessif ». Dans un croisement, il peut arriver que, chez les descendants, durant une ou plusieurs générations, viennent à prédominer seulement les caractéristiques de l'un des deux types, au point de faire naître l'illusion qu'aucun mélange, qu'aucun abâtardissement ou hybridisme n'a eu lieu. Ce n'est que simple apparence. Les « phénogènes », c'est-à-dire les potentialités héréditaires (y compris celles de l'autre type), se transmettent et agissent chez les descendants, mais sous une forme latente ; elles sont, pour ainsi dire, « en embuscade », du fait que, pendant un cycle donné, seule a prédominé l'influence des « phénogènes » propres au premier type. Mais à un moment ou à un autre, elles réapparaîtront, elles s'affirmeront de manière visible et détermineront une forme correspondante. Ce sont ces caractéristiques latentes qui définissent la qualité « récessive » par opposition à l'autre, dite « dominante ».

Tandis que, dans le domaine strictement biologique et dans celui des espèces naturelles – végétales et animales – la fonction « récessive » et la fonction « dominante » sont, dans leur alternance, soumises à des lois objectives et impersonnelles, leur application aux races humaines fait à nouveau intervenir le facteur spirituel. Une qualité reste « dominante » lors de croisements qui restent cantonnés dans certaines limites : tant que subsiste une certaine

tension, une certaine présence à soi-même, pour ainsi dire, de la race. Quand cette tension diminue, la qualité « dominante » cesse d'être telle et des influences externes – que, jusqu'ici, celle-ci obligeait à demeurer « récessives », c'est-à-dire présentes uniquement de façon latente – se manifestent à leur tour.

Une fois précisées ces notions élémentaires en matière de doctrine de la race, on peut affronter le problème des rapports existant entre race et « nation », entre race et « peuple ». Nous avons dit que les nations comme les peuples sont, aujourd'hui, à rigoureusement parler, des entités ethniques mixtes qui, sous leur forme actuelle, procèdent de diverses vicissitudes historiques. Les unes et les autres sont des points de jonction non seulement de diverses « races du corps », mais aussi de diverses « races de l'esprit », lesquelles constituent le substrat plus profondément enfoui d'éléments de civilisations et d'influences culturelles variés. Le point de vue qui prévalait à l'ère démocratique était, en ce qui concerne les nations, d'ordre historiciste et agnostique : on évitait le problème de la genèse et de la formation des nations en acceptant celles-ci comme des « faits accomplis » d'une communauté donnée et l'on s'évertuait simplement à maintenir selon un certain équilibre les diverses forces qui agissaient en son sein, souvent même de façon contradictoire.

Avec le racisme et, simultanément, [avec] les nouveaux concepts d'Etat et de nation définis par le fascisme, le point de vue est tout autre. Le problème des origines ne peut plus être éludé dans la mesure où l'on reconnaît que la ligne de conduite politique ne peut être un « système d'équilibre », mais la ferme direction de l'Etat et de la nation par une *élite* [1], par un noyau représentant l'élément le plus valable et le plus digne par rapport à n'importe quel autre – au point qu'il est souhaitable que ce soit lui qui donne son empreinte au tout. C'est alors que le problème de la formation des nations exige qu'on le replace dans un cadre bien différent de l'ancien, et non plus simplement historiciste. A l'origine de toute véritable tradition nationale, on voit une race relativement pure et homogène – du moins en tant que race dominatrice vis-à-vis d'autres races qui lui sont soumises. On constate aussi qu'au cours des siècles, cette race originelle a traversé des vicissitudes dramatiques et parfois même tragiques ; qu'il y a eu des époques et des civilisations où elle a perdu de sa vigueur, où des influences étrangères ont fini par faire partie des unités politico-sociales créées par elle, où les lois naturelles de la race furent bafouées, où, dans le domaine des créations culturelles et spirituelles, un métissage se manifesta du fait qu'avaient été accueillis des éléments propres à d'autres races – lesquels parvinrent à faire en sorte que ce qui avait jusque-là conservé un caractère « dominant » ne persistait plus que sous une forme étouffée, « récessive ». Par ailleurs, on constate également des résurgences sporadiques de la race et de la tradition originelles, leur tendance à se maintenir malgré tout, à s'affranchir ou à se réaffirmer, à donner lieu de nouveau à des formes et à des créations fidèles à leur nature propre.

C'est conformément à cette nouvelle façon de voir que *doit être écrite et enseignée toute notre « histoire nationale »*, non pas en vue d'une connaissance abstraite ou de stériles récriminations, mais bien de promouvoir des décisions d'ordre intérieur et une formation de la volonté bien précises. Il faut, par conséquent, s'imprégner de cette idée que, dans le composé « nation », a existé et existe toujours une « race supérieure ». Tout ce qui, venant de l'extérieur, de races différentes, s'ajoute à la tradition nationale née de cette race-là, n'a eu et n'aura, en principe, une valeur positive que dans l'exacte mesure où les origines raciales dont ceci procède sont similaires et lorsque prévalent des conditions grâce auxquelles le noyau originel peut maintenir, avant tout dans le domaine spirituel, sa qualité « dominante ». Si tel n'est pas le cas, ce qui s'est ajouté est toujours quelque chose d'inutile, de paralysant ou même de dissolvant. En ce qui concerne l'avenir, si l'on doit évidemment tendre à maintenir

la cohésion et l'intégrité de la synthèse correspondant à un peuple donné, il faut aussi être conscient du danger consistant, pour le reste, à « laisser faire l'histoire ». Il faut au contraire agir afin que la partie racialement la plus valable incluse dans la nation se conserve et même se développe au long des générations futures et qu'inversement, les composantes les moins valables (ou simplement secondaires) ne prennent de l'extension et ne se renforcent au point de prévaloir.

C'est dans les diverses vicissitudes et dans les diverses époques des « histoires nationales » qu'un œil averti devra précisément s'habituer à reconnaître les aspects cachés, y compris sur le plan racial, à découvrir l'alternance d'influences d'éléments qui, de « récessifs » deviennent « dominants » (et vice versa) et dont procèdent des périodes ou des cycles qui ne sont nullement les étapes d'un processus homogène et continu, mais des symptômes et des manifestations de l'une ou de l'autre de ces composantes qui, par croisement, se sont associées au cours de l'histoire.

De ce point de vue, la « race » – en tant que « race éminente » – signifie sans nul doute bien plus que la simple « nation » : c'est l'élément dirigeant et formateur de la nation et de sa civilisation dominante. Et ceci est parfaitement conforme à l'idée fasciste. Le fascisme – divergeant en cela du national-socialisme et le dépassant – se refuse, en fait, à concevoir la « nation » en dehors de l'Etat. Pour le fascisme, c'est l'Etat qui donne forme et conscience à la nation. Mais l'Etat, à son tour, n'est pas une entité abstraite et impersonnelle : selon l'idée fasciste, l'Etat est lui aussi l'instrument d'une *élite* politique, des meilleurs éléments de la « nation ». Avec le racisme, on fait un pas de plus en avant : *cette élite est destinée à reprendre le flambeau de la race et de sa tradition la plus haute, présentes dans le composé national*. Et lorsque Mussolini disait, en 1923 : « Rome est toujours, comme demain et dans les siècles à venir, le puissant cœur de notre race ; c'est le symbole impérissable de notre vitalité », il indiquait déjà sans équivoque la direction d'une décision inéluctable : *la race idéale de la nation italienne, c'est la race de Rome, c'est celle qu'à juste titre nous avons qualifiée d'« aryo-romaine »*.

Rappelons également ce que disait Mussolini, toujours en 1923, en s'adressant à l'*élite* [1] fasciste : « Vous représentez réellement le prodige de cette vieille et merveilleuse race qui, certes, connut des heures sombres, mais jamais les ténèbres du déclin. Si elle apparut par moments éclipse, ce fut toujours pour renaître avec plus de clarté encore ». Tout ceci correspond très exactement à ce que, il y a peu, nous avons exposé en termes de « racisme » en évoquant la persistance héréditaire de la race primordiale et des vicissitudes nées de l'alternance des formes « dominantes » et « récessives » au cours du développement des histoires « nationales ».

[1] En français dans le texte (N. D. T.).

6. – Signification de la prophylaxie raciale

En Allemagne, comme chacun sait, sur la base des résultats obtenus par la théorie de l'hérédité appliquée à la race, à l'hygiène raciale et à la démographie, on a adopté, depuis un certain temps déjà, des mesures afin d'empêcher la transmission d'une hérédité tarée aux descendants. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner de près le bien-fondé de telles mesures ni d'en

discuter. Nous dirons simplement ceci : en ce qui concerne la limite de validité des lois de l'hérédité, dans de nombreux cas, celle-ci, selon nous, ne saurait être fixée de façon absolue. A elle seule, l'idée d'une simple *probabilité* de risque devrait être suffisante pour imposer à tout homme doué d'une conscience éthique une ferme ligne de conduite et réfréner tout ce qui peut lui être dicté par l'instinct aveugle ou le simple sentimentalisme. Dans une telle conjoncture, apparaît également au grand jour et se reconnaît pour ce qu'il est celui qui a vraiment de la « race » – la race au sens d'un sentiment inné de responsabilité et de noblesse qui sait imposer sa loi aux impulsions de la vie naturaliste.

Il faut évidemment en dire de même en ce qui concerne les croisements avec des races non européennes, et l'on sait que l'une des circonstances qui ont favorisé les prises de position « racistes » de l'Italie a précisément été la nécessité de prévenir le métissage de notre nouvel empire colonial. Mais, une fois de plus, ce qui devrait être décisif, c'est d'abord une attitude intérieure, de concert avec la nette conscience d'accomplir une pure et simple trahison vis-à-vis de son sang et de ses ancêtres en même temps qu'un crime vis-à-vis de sa descendance puisque, pour satisfaire un caprice et par passivité en face de ses propres instincts physiques et de ses sentiments, on favorise une contamination de la race. Et ici, bien entendu, il n'est pas nécessaire de présupposer la pureté raciale au sens absolu : si le type général est déjà « mixte », c'est une raison supplémentaire pour précisément s'imposer de le défendre contre tout métissage et tout mélange contaminateur du même ordre, car un type « mixte » a encore plus besoin d'être protégé puisqu'il ne dispose pas des caractères « dominants » du type pur qui, lui, (dans certaines circonstances sur lesquelles nous reviendrons) peut parfois absorber et organiser sous sa loi, sans pour autant s'altérer, des éléments raciaux relativement hétérogènes introduits dans la lignée à la suite d'un croisement.

La défense contre le métissage et la mise à l'écart des éléments chez lesquels la race est déjà atteinte : tels sont donc les principaux aspects du racisme prophylactique, et qui font l'objet des mesures propres à ce qu'on appelle « l'hygiène raciale », laquelle n'est évidemment pas sans entretenir d'étroites relations avec la démographie en général. Mais notre racisme va plus loin : il entend promouvoir une action non seulement négative, c'est-à-dire de défense, mais aussi positive : nous entendons par là une action de renforcement et de sélection internes. En ce domaine, il est bien clair qu'il serait vain d'envisager une législation au sens propre du terme comme dans le premier cas : le principal objectif est au contraire, ici, la formation d'un instinct, l'affinement d'une sensibilité. Ceci revient à poser le problème, ô combien délicat, du choix conjugal, y compris lorsqu'il s'agit de quelqu'un appartenant au même peuple. En matière de sélection, *tel est le seul domaine où l'on puisse passer de la théorie à la pratique* et agir de façon positive afin que la race des générations à venir d'une nation donnée – d'une nation en général – se purifie graduellement, s'élève et se rapproche toujours davantage du type propre au noyau supérieur (ou « race idéale ») présent dans ce peuple.

7. – Le danger des contre-sélections

Si l'on veut s'engager dans cette direction, il est nécessaire non seulement d'avoir une conscience raciste d'ordre général, mais surtout un idéal racial bien précis – non pas théoriquement, mais en tant qu'objet d'une aspiration vécue et sincère, laquelle doit être partagée par le plus grand nombre possible d'individus de ce peuple. Pour y parvenir, un méthodique et patient travail d'éducation est indispensable. Et c'est évidemment d'abord à la jeunesse qu'il doit s'adresser, en faisant appel à tous les moyens possibles pour atteindre ce

but : modèles du passé, littérature spécialisée, cinéma même. Nul n'ignore les suggestions qu'a pu exercer, par exemple, un certain cinéma américain sur les masses, conférant la qualité d'« idoles » populaires internationales à certains types d'acteurs et d'actrices – souvent bien peu représentatifs du point de vue racial. C'est donc par des moyens de ce genre qu'il faudrait parvenir à rendre vivant, chez les gens, un idéal humain donné correspondant à la race éminente qui y est présente. Et si aux « suggestions » exercées par un tel type humain s'ajoutaient une conscience raciale, de pair avec ce sentiment de dignité intérieure et de responsabilité que nous avons évoqué avec insistance, les prémisses essentielles d'une sélection interne et d'une consolidation de la race seraient alors réunies.

En matière de choix conjugal, celui de la femme par l'homme est évidemment essentiel, et ceci non seulement parce que, dans la pratique, cette initiative est surtout prise par lui, mais également en conformité avec des lois raciales bien précises. Selon les antiques enseignements aryens concernant la race, dans un croisement, l'hérédité masculine aurait en fait un caractère « dominant » tandis que l'hérédité féminine aurait, par contre, un caractère « récessif ». De ceci découlent deux lois importantes :

- 1) chez les descendants par les hommes de l'union d'un homme de race « inférieure » et d'une femme de race « supérieure », cette dernière demeure étouffée et contaminée ;
- 2) chez les descendants de l'union d'un homme de race « supérieure » et d'une femme de race « inférieure », la race de cette dernière peut être rectifiée et pratiquement neutralisée.

Pour le problème qui nous occupe ici, nous ne considérons que le cas d'une supériorité et d'une infériorité relatives, s'agissant au fond de races qui ne sont pas vraiment hétérogènes et que l'on trouve simultanément présentes chez un même peuple européen. Ces deux lois reposent sur des conditions internes, spirituelles, dont nous avons déjà parlé dans nos autres ouvrages sur la race : à leur simple énoncé général, toutefois, l'importance qu'elles peuvent revêtir dans la question du choix conjugal et de la sélection raciale saute aux yeux. Une nouvelle sensibilité, un nouvel instinct, la suggestion exercée par un idéal racial bien précis devraient donc graduellement « ordonner » les unions. Non pas au sens de les rationaliser, comme cela pourrait avoir lieu dans quelque établissement zootechnique d'Etat, mais au sens de les rendre davantage conscientes – afin que ce qui les détermine ne soit plus seulement l'aveugle sentiment ou le désir (et encore moins une certaine conjoncture économique, utilitaire ou conformiste !), mais que pèsent au moins d'un poids égal les intérêts et les inclinations propres à ce type d'homme qui, au sens supérieur du terme, est « racé » et « a de la race ».

C'est pourquoi le racisme doit clarifier et préciser sa position en matière de démographie, notamment quant à ce que l'on a appelé la « campagne démographique », en gardant à l'esprit, sur la base des lois de l'hérédité, que des contre-sélections, ou « sélections à rebours », sont toujours possibles. Nous voulons dire par là qu'en matière de démographie, on ne peut se contenter du pur critère quantitatif (donner naissance au plus grand nombre possible d'enfants) car il convient de considérer aussi la *qualité*, ce qui revient à se demander *quels* sont les enfants qu'une nation prolifique doit vouloir. En multipliant simplement et sans discrimination le nombre sans avoir aucune notion de l'état racial d'ensemble d'une nation, on peut finalement être amené à favoriser une invasion des éléments de la race la moins désirable – alors que, en raison de circonstances particulières, ceux-ci sont les plus prolifiques – au détriment de la race éminente mais moins nombreuse. C'est dans ce cas que se produit le phénomène de « sélection à rebours » attentivement étudié par Vacher de Lapouge et dont le

résultat est une baisse du niveau racial d'une nation. Un pareil danger – qui, dans un grand nombre de civilisations, a sévi et fut fatal aux organismes politiques mis en place par divers noyaux de races aryennes dominatrices, – un pareil danger peut être neutralisé lorsque l'on se consacre à cette éducation de la sensibilité et des inclinations à laquelle nous avons déjà fait allusion, jusqu'à ce que tout cela parvienne à exercer une action précise et positive dans les choix conjugaux et, d'une façon plus générale, dans les unions à l'intérieur d'une nation donnée.

8. – Race et esprit.

Nous avons dit que, dans le cadre de la conception « totalitaire » du racisme fasciste, la race ne se réduit pas à une simple entité biologique. L'être humain n'est pas seulement corps, il est aussi *âme* et *esprit*. Mais l'anthropologie scientiste, ou bien partait d'une conception matérialiste de l'être humain, ou bien, tout en reconnaissant la réalité de principes et de forces non matérielles chez l'homme, se contentait néanmoins de poser le problème de la race dans le cadre du corps.

Même dans de nombreuses formes de racisme contemporain, les positions quant aux rapports existant entre la race, le corps et l'esprit manquent de clarté : qui plus est, on y relève parfois de dangereuses déviations dont, évidemment, les adversaires du racisme ne manquent pas de tirer tout le parti possible. De notre point de vue, *il faut prendre clairement position contre un racisme qui considérerait toute faculté spirituelle et toute valeur humaine comme le simple effet de la race au sens biologique du terme* et qui opérerait de la sorte une consternante réduction du supérieur à l'inférieur – plus ou moins selon la démarche propre au darwinisme et à la psychanalyse. Mais, parallèlement, il convient de prendre aussi position contre ceux qui mettent à profit le point de vue d'un racisme cantonné aux problèmes anthropologiques, génétiques et biologiques pour soutenir que, certes, la race existe, mais qu'elle n'a rien à voir avec les problèmes, les valeurs et les activités proprement spirituelles et culturelles de l'homme.

Notre position, en affirmant que *la race existe aussi bien dans le corps que dans l'esprit*, dépasse ces deux points de vue. La race est une forme profonde qui se manifeste tout autant dans le domaine corporel (race du corps) que dans le domaine animico-spirituel (race intérieure, race de l'esprit). Au sens complet du mot, la pureté de race existe lorsque ces deux manifestations coïncident, c'est-à-dire lorsque la race du corps est conforme à la race de l'esprit, ou race interne, et apte à la servir en tant qu'organe d'expression le plus adéquat.

On ne manquera pas de relever l'aspect révolutionnaire d'un tel point de vue. L'affirmation selon laquelle *existe une race de l'âme et de l'esprit* va à contre-courant du mythe égalitaire et universaliste, y compris sur le plan culturel et éthique ; elle fait mordre la poussière à la conception rationaliste qui affirme la « neutralité » des valeurs ; elle consiste finalement à affirmer le principe et la valeur de la *différence*, y compris sur le plan spirituel. C'est toute une nouvelle méthodologie qui en découle. Auparavant, en face d'une philosophie donnée, on se demandait si elle était « vraie » ou « fausse » ; en face d'une morale donnée, on la sommait de préciser les notions de « bien » ou de « mal ». Eh bien, du point de vue de la mentalité raciste, tout ceci apparaît comme dépassé : celle-ci ne se pose pas le problème de savoir ce qu'est le bien ou le mal, elle se demande *pour quelle race* une conception donnée peut être vraie, *pour quelle race* une norme donnée peut être valable et « bonne ». On peut en dire

autant des formes juridiques, des critères esthétiques et même des systèmes de connaissance de la nature. Une « vérité », une valeur ou un critère qui, pour une race donnée, peut s'avérer valable et salubre, peut ne pas l'être du tout pour une autre, mais conduire au contraire, une fois acceptée par elle, à une dénaturation et à une distorsion. Telles sont les conséquences révolutionnaires dans le domaine de la culture, des arts, de la pensée, de la sociologie, et qui dérivent de la théorie des races de l'âme et de l'esprit, par-delà celles du corps – en d'autres termes, pour user de la terminologie adoptée par nous dans d'autres ouvrages, dérivées du racisme « au second et au troisième degré », par-delà celui « au premier degré ».

Cependant, il convient de préciser : d'une part, les limites du point de vue exposé ici et, d'autre part, la distinction qu'il faut faire entre *race de l'âme* et *race de l'esprit*. La race de l'âme concerne tout ce qui est forme de caractère, sensibilité, inclination naturelle, « style » d'action et de réaction, attitude en face de ses propres expériences. Ici, nous sommes dans le domaine de la psychologie et de la typologie, cette science des types qui s'est développée sous la forme du racisme typologique (ou typologie raciste), discipline à laquelle L.F. Clauss a donné le nom de *psycho-anthropologie*. De ce point de vue, la définition de la race est celle que nous avons déjà évoquée : « un groupe humain défini non par le fait qu'il possède telles ou telles caractéristiques psychiques et corporelles, mais par le *style* qui se manifeste à travers elles ».

On constate immédiatement la différence qui sépare la conception purement psychologique de la conception raciste, laquelle cherche à aller plus avant. Ce que la psychologie définit et étudie, ce sont certaines dispositions et certaines facultés *in abstracto*. A leur tour, certains racistes ont cherché à répartir ces dispositions parmi les diverses races. De son côté, le racisme au second degré, ou psycho-anthropologie, comme on l'appelle, procède de façon différente. Celui-ci soutient que *toutes* ces dispositions, bien que de façon différente, sont présentes dans les différentes races : mais, en chacune d'elles, elles ont une signification et une « fonction » différentes. C'est ainsi qu'il ne soutiendra pas, par exemple, qu'une race a comme caractéristique l'héroïsme et une autre inversement, l'esprit mercantile. Dans *toutes* les races humaines, on trouve des hommes ayant des dispositions pour l'héroïsme ou l'esprit mercantile. Mais, si ces dispositions sont présentes en lui, l'homme d'une race donnée les manifestera conformément à cette race, se distinguant ainsi d'un homme de race différente qui, en exerçant ces activités ou ces dispositions, fera preuve d'un « style » différent. C'est ainsi qu'il y a différentes façons, conditionnées par la race interne, d'être un héros, un chercheur, un marchand, un ascète, etc. Le sentiment de l'honneur, tel qu'il apparaît, par exemple, chez l'homme de race nordique, n'est pas le même que chez l'homme « occidental » ou le Levantin. On pourrait en dire autant de la fidélité, et ainsi de suite.

Tout ceci, donc, afin de préciser la signification du concept de « race de l'âme ». Celui de « race de l'esprit » s'en distingue parce qu'il concerne non plus les différents types de réaction de l'homme en face du milieu et les contenus de l'expérience normale de tous les jours, mais ses différentes attitudes vis-à-vis du monde spirituel, supra-humain et divin, tel qu'il se manifeste sous la forme propre aux systèmes spéculatifs, aux mythes et aux symboles comme à la diversité de l'expérience religieuse elle-même. Il existe également, en ce domaine, des « invariants », ou dénominateurs communs, si l'on veut, des similitudes d'inspiration et d'attitude qui reconduisent précisément à une cause interne différenciatrice – laquelle est précisément la « race de l'esprit ».

Ici toutefois, il convient de considérer jusqu'où peut aller la norme raciste de la « différence »

et du déterminisme des valeurs de la race. Ce déterminisme est réel et décisif, même dans le domaine des manifestations spirituelles, lorsqu'il s'agit des créations propres à un type « humaniste » de civilisation, c'est-à-dire de civilisations où l'homme s'est barré toute possibilité d'un contact effectif avec le monde de la transcendance, a perdu toute véritable compréhension des connaissances relatives à un tel monde et propres à une tradition vraiment digne de ce nom. Lorsque, cependant, tel *n'est pas* le cas, lorsqu'il s'agit de civilisations vraiment traditionnelles, l'efficiencia des « races de l'esprit » elle-même n'outrepasse pas certaines limites : elle ne concerne pas le contenu, mais uniquement les diverses formes d'expression qui, chez un peuple ou chez un autre, en un cycle de civilisation ou un autre, ont assumé des expériences et des connaissances identiques et objectives en leur essence, parce qu'elles se référaient effectivement à un plan supra-humain.

9. – Importance de la théorie des « races intérieures »

La doctrine totalitaire de la race précise les rapports existant entre la race et l'esprit sur la base des principes que nous avons énoncés : *l'extérieur est fonction de l'intérieur, la forme corporelle est à la fois l'instrument, l'expression et le symbole d'une forme psychique*. La conception du type racial vraiment pur, tel que nous l'avons ébauché, en découle : c'est un type « tout d'une pièce », un type harmonieux, cohérent, unitaire. C'est celui chez lequel les suprêmes aspirations spirituelles d'une espèce donnée ne rencontrent ni obstacle ni contradiction dans les traits de caractère et le « style » de l'âme, tandis que l'âme de cette race se trouve elle aussi dans un corps apte à l'exprimer et à la rendre manifeste.

Il est bien évident que l'on ne peut trouver un tel type « pur » massivement représenté chez les peuples existant aujourd'hui et qui, comme on l'a vu, correspondent essentiellement à des « composés » ethniques. Du reste, il ne le serait pas davantage même chez une race qui serait restée suffisamment isolée de toute influence hétérogène, parce que ceci correspond à un concept idéal, c'est-à-dire à une culmination et à une réalisation théoriques parfaites de la race au sens général – s'agissant, en fait, de ces culminations à propos desquelles nous avons dit que les valeurs suprêmes de la personnalité s'identifient à celles de la race.

C'est pourquoi, en ce domaine, les recherches racistes ne peuvent être simplement quantitatives : sans pour autant ignorer les éléments extérieurs communs qui prédominent numériquement, elles doivent procéder à un *choix*, chercher *quel* représentant d'une race donnée est le plus apte à incarner l'exemple le plus complet et le plus pur d'un style bien particulier – de façon à ce que l'on puisse saisir et comprendre ce qui s'y exprime et l'anime (c'est-à-dire également sa « race intérieure ») et rendre sensible le sens de l'unité originelle en laquelle convergent les différents éléments d'une race. Une fois ceci fait, on peut aussi considérer le cas de types raciaux moins purs – c'est-à-dire ceux chez qui la correspondance entre les différents éléments, extérieurs et intérieurs, n'est pas aussi complète et parfaite, chez lesquels on constate, pour ainsi dire, une *distorsion* du « style » de cette race. Il s'agit donc là d'une démarche qualitative, d'une recherche basée sur un examen intérieur, sur une faculté intuitive et introspective. Bien entendu, la *physiognomonie*, ou science de la physionomie, joue ici un grand rôle : dire que « le visage est l'expression de l'âme », c'est énoncer un lieu commun, car le corps tout entier (la forme du crâne, les proportions des membres, etc.) a, pour qui sait le comprendre, un langage plein d'enseignements. D'où la signification bien précise de sciences telles que la craniologie, l'étude du squelette, etc., qui, de prime abord, peuvent sembler aridement techniques.

Dans cette optique, le racisme favorise donc une nouvelle sensibilité vis-à-vis du corps, et, de façon plus générale, de la forme physique de l'être humain. Il n'est pas indifférent qu'un corps ait une forme ou une autre : ce n'est pas quelque chose de fortuit et de neutre. Quiconque est sensible au type chez qui *tous* les éléments de l'être humain sont réellement unifiés ne peut que ressentir également tout l'aspect tragique et négatif des cas où une telle unité a disparu. Une âme qui vit le monde comme quelque chose en face duquel on prend position, comme l'objet d'un combat et d'une conquête, devrait, normalement, posséder un visage dont les traits énergiques et ardents reflètent cette expérience intérieure, de pair avec un corps élancé, grand, nerveux et qui se tient droit – un corps « aryen » ou « nordico-aryen ». Imaginons maintenant le cas où une telle âme a inversement pour instrument un visage plein et grassouillet, un corps trapu et lent – une race physique, en somme, qui semble faite pour exprimer une intériorité d'un type très différent. Certes, la race intérieure fera en quelque sorte violence à ce corps hétérogène, elle donnera aux traits eux-mêmes une autre expression : elle trouvera malgré tout le moyen de s'exprimer. Mais, pour utiliser une image de L.F. Clauss, ce sera comme si l'on était contraint de jouer avec un ocarina une partition écrite pour un violon.

Ce qu'une éducation raciale doit mettre en évidence, c'est le fait qu'en ce domaine également, le racisme est animé d'un *esprit classique* et propose un idéal humain conforme à cet esprit. Il veut une exacte correspondance entre l'intérieur et l'extérieur, entre le contenu et le contenant. *Il veut des êtres tout d'une pièce, en tant que forces cohérentes et unitaires.* Il déteste et s'oppose à toute promiscuité, à tout dualisme destructeur et, par conséquent aussi, à cette idéologie romantique qui se complaît dans une interprétation tragique de la spiritualité et suppose que c'est uniquement à travers une éternelle opposition, une souffrance, une incessante convoitise et une lutte confuse que l'on peut parvenir aux valeurs extrêmes. La véritable supériorité des races aryennes est au contraire *olympienne* : elle se traduit par la calme domination de l'esprit sur le corps et sur l'âme qui, pour refléter (selon leur « style » et les lois qui sont les leurs) la race, se présentent à nous comme d'adéquats moyens d'expression.

La théorie de la race intérieure est importante, car elle met en évidence l'aspect le plus délétère des croisements et des métissages : ceux-ci conduisent à une dislocation et à une contradiction intérieures, à une rupture de l'intime unité d'un être humain d'une race donnée. Ils ont pour effet que les âmes d'une race se trouvent dans le corps d'autres races, ce qui provoque l'altération des unes comme des autres. Ils créent de véritables inadaptés, au sens fort du mot, jusqu'à ce que, la force interne s'étant épuisée en combats et en frictions de toutes sortes – et ce qui était demeuré, dans une certaine limite, encore « dominant » ayant perdu cette qualité –, la race intérieure s'estompe pour être remplacée par une substance informe et disloquée que portent des corps où les caractéristiques raciales initiales éventuellement subsistantes ne sont plus que de lointains souvenirs, des formes vidées de leur signification profonde. C'est à ce moment-là que les mythes internationalistes et cosmopolites, que l'idéologie de la soi-disant égalité spirituelle fondamentale du genre humain commencent à devenir réalité.

C'est donc dans la direction opposée qu'il conviendra d'agir. Le point de départ, c'est un examen intérieur destiné à découvrir quel est vraiment en nous l'élément fondamental, la « nature propre » (ou race spirituelle) à laquelle il faut essentiellement accorder notre vie et rester fidèle envers et contre tout. Il faut ensuite agir afin de conférer à notre être le maximum de cohésion et d'unité ou tout au moins de faire en sorte que, chez les descendants, des

conditions plus favorables soient réunies, sur la base de ce qui a déjà été obtenu : car l'influence plastique formatrice qu'une idée exerce jusque sur le plan somatique et biologique (dans l'hypothèse où elle aurait une certaine relation avec l'élément intérieur primordial de la race), est une réalité positive qu'attestent des exemples historiques bien précis, au niveau collectif comme au niveau individuel.

En matière de politique culturelle, les conséquences de la science raciale sont également bien claires. Comme l'écrit L.F. Clauss : « Dans la mesure où il est donné à une connaissance scientifique d'exercer une influence sur l'histoire, l'objectif qui s'impose en ce domaine à la psycho-anthropologie est le suivant : celle-ci doit indiquer les frontières qu'aucun peuple, aucune communauté de sang et de culture ne peut franchir ou bien ouvrir sans courir le risque de sa propre destruction. La *recherche des frontières de l'âme* constitue, par conséquent, à l'heure actuelle, une tâche historique ». Ceci fait essentiellement allusion à la tâche de défendre et de favoriser – non seulement parmi les individus, mais aussi les nations – la même cohésion et la même unité, la même correspondance entre l'élément extérieur et l'élément intérieur dont nous avons parlé à propos de l'individu. Avec ceci, le thème central des considérations développées jusqu'ici à propos des rapports entre race et nation n'en apparaît que plus clairement.

Ce qui est également propre à une doctrine exhaustive de la race, c'est de dépasser les dangers d'un relativisme et d'un particularisme étriqués auxquels de telles vues, lorsqu'elles sont exposées de façon unilatérale et extrémiste, peuvent donner lieu. C'est surtout dans le domaine de la culture et de la « race de l'âme », stade intermédiaire entre corporéité et pure spiritualité, qu'apparaît la nécessité impérative de définir et de défendre certaines frontières intérieures car la « fermeture » qui en découle est, selon la formule de Goethe, une « limite créatrice » et non pas paralysatrice – une limite qui ne barre pas le voie vers le haut, mais vers le bas, vers une promiscuité sub-raciale et même, au fond, sub-personnelle, laquelle laisse le champ libre à des processus de dénaturation, de désagrégation et de déchirement intérieurs.

10. – Physionomie des diverses races

Nous l'avons déjà dit avec insistance, une des caractéristiques du racisme moderne, c'est la recherche des noyaux ethniques primitifs. L'anthropologie d'hier se bornait à une classification sommaire des races connues : blanche, noire, jaune, malaise, rouge, etc., telle que chacun a pu l'apprendre à l'école. Mais le racisme moderne a poussé beaucoup plus loin l'analyse et la classification, notamment en ce qui concerne la race blanche qui nous intéresse tout particulièrement. En matière de races physiques, les recherches contemporaines distinguent ainsi, à l'intérieur de ce que l'on entendait de façon très générale par « race blanche » ou « caucasienne », une série de races au sens plus particulier de races possédant chacune une physionomie et une « constance » propres, si bien que l'on peut leur appliquer les lois de l'hérédité et des croisements.

Nous renvoyons le lecteur à la classification établie dans notre ouvrage : *Il mito del sangue*, nous bornant ici à en rappeler les points essentiels. Il convient de distinguer dans le monde blanc six races principales. Tout d'abord, la race *nordique* et la race *occidentale*, qualifiée également de méditerranéenne par certains auteurs : en chacune prédomine la dolichocéphalie, le type blond chez la première, le type brun chez la seconde, mais la proportion des membres est identique ; en général, les types occidentaux sont de plus petite

taille mais possèdent quelque chose de plus raffiné et de moins abrupt dans les traits. On a ensuite la race *falique* qualifiée par Günther de « race blonde pesante », laquelle, tout en ayant de nombreux traits communs avec la race nordique, est plus massive, carrée, souvent trapue et de plus haute taille ; faisant preuve d'une certaine lenteur aussi bien physique qu'intellectuelle, elle est plutôt renfermée ; éventuellement brachycéphale, elle a des dispositions particulières à la constance, laquelle dégénère souvent en obstination. Y fait suite la race *dinarique* en laquelle semblent s'être fondus les éléments des races nordique et occidentale, de pair avec un élément que l'on retrouve dans certaines races non européennes telles que la souche arménienne ou levantine : ceci apparaît du moins dans les traits physiques (nez, lèvres, etc.), sans qu'il y ait pour autant de résonances d'une telle composante hétérogène sur le plan spirituel : l'homme dinarique est un type actif, il a des dispositions pour la guerre, l'ordre et le « style » propre à l'homme nordique mais fait preuve de moins de concentration et de plus de légèreté (goût particulier des couleurs, inclination à la joie, etc.). Nous avons ensuite la race *alpine* ou, selon une autre nomenclature, « de l'est » (*ostisch*), qui se distingue par une physionomie plus marquée : le type est plutôt rond et bien en chair, le plus souvent brachycéphale, brun, avec des yeux petits un peu bridés ou ronds, de petite taille, dont l'épiderme tire sur le jaune. Vient enfin la race *baltico-orientale* qui prédomine chez les peuples proches de la Russie, elle aussi au visage large, blondasse, aux yeux gris, dont les pommettes et la forme des yeux rappelle le type mongol, au nez camus et au front bas. Il semblerait ici aussi que, dans cette race, les éléments du tronc commun nordico-occidental aient absorbé certains éléments d'une race non-européenne, correspondant à celle des premières peuplades slavo-asiatiques.

Telles sont les principales « races du corps » présentes chez les peuples européens, dans les proportions et selon des combinaisons variées, et que l'on peut qualifier de constitutives ou d'essentielles. Car chez ces mêmes peuples, des infiltrations de races étrangères n'ont pas manqué : races *levantine*, « *désertique* », *mongoloïde*, *négroïde*, *méditerranéo-africaine*, auxquelles s'est ajouté l'*élément hébraïque* qui, en dépit de la persistance de types généraux spécifiques, ne doit cependant pas être considéré comme une race à proprement parler, mais comme un certain mélange ethnique qui se définit avant tout à partir d'une « race de l'âme » commune.

Si l'on passe maintenant au « racisme au second degré », il s'agit justement de voir quels contenus, quelles âmes (ou « races de l'âme ») trouvent, dans les formes physiques et les dispositions de chacune de ces « races du corps », l'instrument qui leur permet de s'exprimer de façon fidèle. Celui qui est allé le plus loin dans ce type de recherches est, une fois de plus, L.F. Clauss. Nous renvoyons ici encore au résumé de ses théories figurant dans notre ouvrage *Il mito del sangue*, nous bornant à y faire simplement allusion.

Au type physique « nordique », l'âme (ou le style de l'âme) la plus adéquate est celle de la « race de l'homme actif », de l'homme qui ressent le monde comme quelque chose qui se tient devant lui en tant qu'objet de conquête ou d'attaque. Normalement, au type « occidental » est propre, par contre, le style d'une âme plutôt extériorisée, prédisposée au jeu, au geste et à l'exhibition, d'une âme qui se sent dans le monde un peu comme un acteur qui doit exécuter son rôle devant un public. La race « alpine » se prête, quant à elle, à un mode d'expression « intimiste » de l'âme : elle aime à se replier sur soi, elle cherche à se soustraire à l'ampleur des problèmes que pose le monde grâce au groupe, à des activités tournées vers la réalisation d'un calme et sûr bien-être. La race « falique » exprime le style d'une âme qui « attrape et tient bon », parfois jusqu'à l'absurde : opiniâtre et tenace dans les buts qu'elle se fixe, mais avec pesanteur, sans l'étincelle d'une liberté intérieure. Clauss évoque ensuite les

deux dernières races de l'âme qui correspondraient respectivement, selon lui, à la race orientaloïde ou « désertique » et à la race « levantine » : pour la première, il s'agit de la race de l'« homme de la révélation », enclin à vivre le monde comme un perpétuel miracle, une continuelle manifestation du hasard, amoureux de l'imprévisible et du changeant comme le nomade ; pour la seconde, il s'agit de la race de l'« homme de la rédemption », caractérisée par un sentiment d'esclavage vis-à-vis du corps et de la chair, de pair avec un trouble désir de s'en libérer et de s'en racheter, sur la base d'un infranchissable dualisme entre la chair et la spiritualité (ou le sacré).

Cependant, les liens établis par Clauss entre race du corps et race de l'âme dans ces deux derniers cas doivent être considérés comme très approximatifs, car les mêmes dispositions internes peuvent tout aussi bien caractériser d'autres éléments raciaux. C'est ainsi que la race de l'« homme de la révélation », comme le montrent diverses observations de Clauss lui-même, se retrouve dans la race baltico-orientale du corps, tandis que celle de l'« homme de la rédemption » reflète surtout certains aspects caractéristiques du « style » propre au composé hébraïque. Clauss n'a pas appliqué sa démarche concernant la race intérieure à la dernière race du corps, la race « dinarique » : on peut toutefois supposer sans risque de se tromper que le style qui lui est propre comprend certains éléments de l'âme « active » auxquels s'ajoutent quelque chose de l'élément occidental-méditerranéen (goût d'un certain « théâtre » pour l'action, bien que moins extériorisé) ainsi que l'influence de l'instabilité propre à l'« homme de la révélation ».

Ici, le lecteur se trouve cependant confronté à une série d'appellations qui ne sont guère parlantes tant que l'on ne passe pas au stade pratique, c'est-à-dire tant que l'on ne s'attache pas à *ressentir* ce qu'elles signifient vraiment par l'examen des traits des divers types caractéristiques de l'une ou de l'autre race – en cherchant, par suite, à faire l'analyse spectrale des physionomies pour découvrir chez les types les plus « purs » (au sens exhaustif du terme indiqué par nous) l'élément intérieur, la race de l'âme. Il conviendra pour ce faire d'avoir recours à une documentation photographique que l'on trouvera sans peine dans les principaux ouvrages parus sur la question – citons notamment, outre l'iconographie figurant dans nos deux livres *Mito del sangue* et *Sintesi di dottrina della razza*, ceux de Günther, de von Eickstedt, de Fischer, de Clauss lui-même. Dans un deuxième temps, *il faudra passer des livres à la réalité, à la vie*, c'est-à-dire s'habituer à découvrir les influences et les interférences d'une race ou d'une autre sur des physionomies particulièrement « marquées » d'hommes vivant à l'heure actuelle parmi nos connaissances, afin d'exercer l'œil, non seulement de l'anthropologue, mais aussi du psychologue, à voir les concordances (ou les discordances) entre l'élément intérieur et les éléments somatiques et physiognomoniques.

On s'attachera tout particulièrement, ensuite, à avoir un sens aigu des interférences raciales (entre races similaires) qui sont aptes à produire des résultats favorables : ceci grâce à l'examen et à l'analyse non seulement de la « ligne » physique, mais également du style d'action, de comportement et de pensée propres aux différents types. D'une façon générale, si l'on admet que les croisements entre éléments nordiques et occidentaux, entre éléments faliques et dinariques sont favorables, ceux entre ces mêmes éléments et la race alpine ou baltico-orientale sont, par contre, considérés comme défavorables – tout comme le sont également les mélanges de ces dernières races entre elles ainsi qu'avec l'occidentale. Tandis que la rencontre d'éléments falico-méditerranéens et dinaro-occidentaux, n'est pas, elle, défavorable.

A l'élément le plus pur et le plus valable que recèlent toutes ces races grâce à une lointaine

unité d'origine, il est possible de faire correspondre l'appellation de « *race aryenne* » ou « *nordico-aryenne* » dont nous nous réservons de préciser ultérieurement le sens.

11. – Le problème des races spirituelles

Nous avons dit qu'au-delà de l'âme et du corps, la race se manifestait également dans l'esprit. Or, la recherche des « races de l'esprit » est une discipline très particulière qui, aujourd'hui encore, en est à l'état embryonnaire : exception faite de notre contribution personnelle, bien peu de choses ont été faites en ce domaine pourtant capital si l'on veut mener une action vraiment complète sur le plan racial. En Allemagne, en fait partie ce qu'on appelle le *Kampf um die Weltanschauung*, c'est-à-dire la « lutte pour la vision du monde » (bien entendu, il s'agit d'une vision conforme à la race, chaque conception générale du monde pouvant effectivement être considérée comme l'expression des diverses races de l'esprit). En Allemagne, toutefois, les simples mots d'ordre politiques et les « mythes » ont pris une place excessive et tiennent trop souvent lieu d'une connaissance exacte et scientifique.

La science des « races de l'esprit » ramène aux origines et se développe parallèlement à une morphologie des traditions, des symboles et des mythes primordiaux. A cet égard, se restreindre au monde moderne et tenter de s'y orienter serait une entreprise condamnée d'avance : dans le monde et la culture modernes, il n'existe plus que de lointains reflets, d'équivoques survivances, de simples dérivations des « races de l'esprit ». En matière de « race de l'âme », il est encore possible de faire appel à certaines connaissances, à une certaine expérience directe : il suffit de se référer à des qualités de caractère, à des réactions internes immédiates, à des styles de comportement – à des inclinations qui ne s'apprennent ni ne se fabriquent, mais qui sont innées. Des qualités, par conséquent, que l'on possède ou non, qui sont intimement liées au sang et même, comme nous le disions, à quelque chose de plus profond que le sang et que rien ne peut remplacer. La « race de l'âme » relève de la vie relationnelle si bien que, lorsqu'elle existe à l'état latent, on peut toujours la contraindre à se révéler et en connaître les traits et l'intensité chez chacun dans les cas d'exception, les épreuves et les crises.

Dans le domaine des « races de l'esprit », la tâche est beaucoup plus ardue. Ce qui, de nos jours, a cours en fait d'esprit – et même depuis de nombreux siècles – n'a pas grand chose à voir avec ce que nous, nous entendons à proprement parler par « esprit ». En réalité, nous nous trouvons, à l'heure actuelle, confrontés à un monde profondément standardisé et désarticulé où il est bien difficile de retrouver ce que peut être un juste instinct au sens supérieur. Sur le plan de la connaissance, l'ensemble des sciences modernes a comme point de départ le rationalisme et l'expérimentalisme ; leurs formulations et les évidences auxquelles elles parviennent procédant de facultés qui seraient plus ou moins identiques chez tous les êtres humains, de telles connaissances sont, de l'avis général, soit utiles, « positives » et « scientifiques », soit peuvent être acquises, reconnues, acceptées et appliquées par n'importe qui, quelles que soient sa race et sa vocation. Sur le plan de la culture, on se borne, dans le domaine de l'art et de la pensée, à des positions plus ou moins subjectivistes, à des créations qui n'ont que trop souvent le caractère de « feux d'artifices » : elles sont aussi brillantes par leur lyrisme et leur habileté critico-dialectique que privées de toute racine profonde.

En un monde et une culture qui, à partir de telles prémisses, ont perdu quasiment tout contact avec la réalité au sens transcendant, il est forcément très difficile de poursuivre une recherche visant à définir tout autant le « style » de l'expérience de la transcendance que la « forme » des diverses attitudes possibles de l'homme en face d'elle : ce qui est précisément l'objet des recherches portant sur les « races de l'esprit ».

Il convient donc de revenir à un monde où la véritable spiritualité et la réalité métaphysique étaient indubitablement les forces formatrices qui servaient d'axe à la civilisation sous toutes ses formes : du plan mythologico-religieux à celui juridico-social – ce qui signifie revenir au monde des civilisations pré-modernes et « traditionnelles ». Une fois obtenus, grâce à une telle démarche, des points de référence, on peut alors passer au monde contemporain afin de découvrir les diverses influences qui, quasiment à titre d'échos, proviennent encore de l'une ou de l'autre « race de l'esprit », même en ce monde exténué, en cette culture essentiellement « humaniste » – c'est-à-dire uniquement déterminée par « l'humain, trop humain ».

Nous ne ferons ici qu'une très rapide allusion à la typologie des races de l'esprit : nous renvoyons quiconque souhaiterait disposer d'autres éléments utilisables pour la formation d'une « conscience raciale » à nos deux ouvrages : *Sintesi di dottrina della razza* et plus spécialement *Révolte contre le monde moderne* [1], ainsi qu'aux morceaux choisis des écrits de J. J. Bachofen traduits par nous sous le titre *La razza solare – Studi sulla storia segreta dell'antico mondo mediterraneo*.

Un auteur grec ancien a dit : « Il existe des races qui, situées à égale distance des deux, oscillent entre la divinité et l'humanité ». Les unes ont fini par s'axer sur le premier élément, les autres sur le second, c'est-à-dire sur l'humanité.

La première attitude définit la « race solaire » de l'esprit, dite aussi « race olympienne ». Pour elle, c'est l'élément plus qu'humain qui lui apparaissait comme naturel – exactement comme pour les autres, c'était au contraire l'élément humain. D'où, dans ses rapports avec le monde métaphysique, cette absence d'un sentiment d'étrangeté et de transcendance : c'est bien plutôt l'élément humain qui lui apparaissait étranger et lointain ! D'où, également, un sentiment de « centralité » (justifiant précisément son nom de « race solaire »), un style fait de calme, de puissance, de souveraineté indomptable et d'intangibilité qu'exprime l'autre appellation, celle de « race olympienne ».

A l'opposé de la « race solaire » de l'esprit, on trouve celle « tellurique » ou « chthonienne ». Ici, l'homme tire sa propre signification d'un obscur et sauvage rapport avec les forces de la terre et de la vie, sous leur aspect inférieur et privé de lumière : en découle une confuse relation avec le sol – cultes antiques des « démons » de la végétation et des forces élémentaires, sentiment de fatalisme (notamment vis-à-vis de la mort), sens de la caducité de l'individu qui se redissout dans la substance collective de la lignée et du devenir.

Vient ensuite la « race lunaire » ou « démétrienne » : de même que la Lune est un soleil éteint, de même ne correspond-il plus à cette race (comme c'est le cas de la race « olympienne ») aucun sentiment de centralité spirituelle, parce que cette race vit de façon passive, comme un reflet, la spiritualité : étrangère à tout style d'affirmation et de calme virilité, c'est la forme propre à l'expérience « contemplative », à base essentiellement panthéiste. Le terme « démétrien » a pour origine le fait que les antiques cultes des Grandes Mères de la nature exprimèrent de façon caractéristique cette race et la spiritualité qui fut la sienne, placée sous le signe « féminin » en tant que calme lumière diffuse, que sentiment d'un

ordre éternel à la fois spirituel et naturel en lequel s'efface toute angoisse du devenir, de pair avec l'individualité elle-même. Sur le plan social, c'est souvent la race lunaire qui donne naissance au système matriarcal alors que le droit paternel (ou patriarcal) fut toujours le propre d'une race solaire ou de races en dérivant.

La « *race titanique* », maintenant : même lien avec les forces élémentaires, avec l'aspect abyssal, intense et irrationnel de la vie que la race « tellurique », mais non pas, ici, selon un « style » fait d'identification neutre et passive mais, au contraire, d'affirmation, de volonté et de virilité ; on y retrouve cependant la même absence d'une lumineuse libération intérieure : c'est ainsi que seul le héros Héraclès pourra libérer le titan Prométhée (nous verrons plus loin ce que tout cela signifie).

Par cette curieuse appellation de « *race amazonienne* », nous faisons allusion au « style » propre à une expérience qui, en son essence, est « lunaire » (et, par analogie, féminine), mais qui fait siennes des formes d'expression affirmatives et viriles – de la même manière que l'amazone adopte le mode d'être propre au guerrier.

« *Race aphrodisienne* » de l'esprit : à cet égard, il ne faut pas se référer uniquement au domaine érotico-sexuel, mais plutôt au style « épicurien » au sens large que revêt une telle expérience. C'est ainsi qu'en relèvent tout raffinement des diverses formes de la vie matérielle et toute culture au sens esthétique du terme : une spiritualité, en somme, qui oscille entre l'amour de la beauté et de la forme et puis les plaisirs des sens.

Quant au « style » propre à une expérience où l'exaltation des instincts et l'intensité de la vie sont liées à la sensation, ne proposant que des solutions confusément extatiques (c'est-à-dire « lunaires », par leur passivité et leur absence de forme), si bien qu'aucune véritable libération intérieure n'en découle, hormis quelques brefs instants d'évasion – c'est le « style » définissant la « *race dionysiaque* ».

La dernière race de l'esprit est celle des « héros ». « Héros » non pas au sens courant, mais tel qu'il dérive de l'enseignement exposé par Hésiode à propos des quatre âges de l'humanité : chez le « héros » subsiste une nature « solaire » ou « olympienne », mais à l'état latent ou, mieux encore, comme une possibilité de se réaliser à travers un dépassement actif de soi où l'on peut même retrouver certains traits du style de l'homme « titanique » ou « dionysiaque », même si leurs fonctions sont tout à fait différentes.

Bien entendu, tout ce qui précède n'est qu'un très rapide survol de la question. Mais quiconque entreprend d'approfondir une telle typologie, au point d'acquiescer en retour une certaine faculté de discernement, ne pourra que voir désormais l'histoire – celle des civilisations et des mœurs comme celle des religions – sous un éclairage radicalement différent. Ce qui, jusque-là, lui apparaissait comme unitaire, il en identifiera les composantes effectives. Il reconnaîtra la continuité, à travers l'histoire, de veines profondes qui sont autant de sources communes à des ensembles de manifestations individuelles et collectives, en apparence distinctes ou éparses dans le temps et l'espace. Et même dans les formes les plus anodines de la culture moderne, il pourra alors s'orienter et pressentir, ici ou là, des résurgences ou des adaptations de ces formes originelles des « races de l'esprit ».

Dans un deuxième temps, le problème consistera à montrer quelles correspondances devraient s'établir entre la race de l'esprit, celle de l'âme et celle du corps. Quelques éléments de

réponse : race « solaire » et race « héroïque » sont prédisposées au style propre à l'« homme actif » et à l'homme dolichocéphale nordico-aryen et aryo-occidental sur le plan physique. La race « lunaire » posséderait sa meilleure expression dans les caractéristiques psychiques et somatiques de la race alpine et de ce qui subsiste de cette très ancienne race « méditerranéenne » que, d'une façon générale, on peut désigner par le terme de « pélasgique ». Les races « aphrodisienne » et « dionysiaque » pourraient s'harmoniser assez bien avec certains rameaux de la race occidentale, notamment celtiques ; la race « dionysiaque » le pourrait même avec le type « désertique » ou « baltico-oriental » et, en ses aspects les plus tourmentés, avec celui de la race « levantine ». Par contre, un élément « titanique » pourrait parfaitement s'exprimer dans l'âme et le corps de l'homme de race « falique ». L'élément tellurique, enfin, réclamerait des composantes raciales physiques dérivées de souches non-aryennes ou pré-aryennes telles que celles que présentent, par exemple, le type africano-méditerranéen et, partiellement, l'élément sémitique (« orientaloïde »), etc.

C'est là un champ de recherche aussi vierge que vaste, recherches qui ont essentiellement pour objet de susciter chez les nouvelles générations l'intérêt qu'elles méritent : c'est alors seulement que ce que l'on aura acquis jusque-là pourra donner lieu à d'adéquats développements permettant d'acquérir une conscience raciale vraiment complète et « totalitaire ».

[1] Traduction française : Ed. de l'Homme, Montréal-Bruxelles, 1972 (N. D. T.).

12. – La race et les origines.

L'importance que revêt pour notre doctrine l'étude des origines – et par conséquent, la science de la préhistoire aussi – ne peut qu'apparaître dans toute sa clarté à l'issue de ce rapide survol des recherches relatives au racisme « au troisième degré ». Mais il faut introduire dans ces disciplines des critères révolutionnaires et écarter résolument un certain nombre de préjugés propres à la mentalité scientiste et positiviste qui, favorisés par une école historique désormais dépassée, n'en persistent pas moins dans les formes les plus répandues de l'enseignement général. Nous ne prendrons que deux exemples.

Il convient tout d'abord de *dépasser le préjugé évolutionniste* au nom duquel, en étroite relation avec le préjugé progressiste et historiciste, on interprète le monde des origines et de la préhistoire comme le monde obscur et sauvage d'une humanité semi-bestiale qui, peu à peu, péniblement, se serait « civilisée » et rendue capable de posséder une culture. Ce que le racisme affirme, bien au contraire, c'est *qu'ont déjà existé, à l'époque préhistorique, des peuples qui, outre une pureté raciale ensuite perdue, avaient une vaste intelligence du monde spirituel*. Ceux-ci n'étaient certes pas « civilisés » au sens moderne de ce mot (en relation avec le développement des connaissances expérimentales, de la technique, du système juridique positif, etc.), mais ils possédaient des qualités de caractère et une vision spirituelle du monde bien à eux, laquelle procédait de contacts réels avec les forces supra-humaines de la nature – vision non pas « pensée » mais vécue, concrétisée par des traditions, exprimée et développée par des symboles, des rites et des mythes.

En relation avec ceci, il convient également *de repousser les frontières de la nouvelle*

recherche préhistorique : les hypothèses racistes les plus récentes relatives à la question des origines de l'homme nous amènent aux alentours du dixième millénaire avant J.-C., alors qu'il y a peu de temps encore, il paraissait déjà hasardeux d'évoquer des civilisations remontant à 2 ou à 3000 ans avant J.-C. En ce qui concerne maintenant le cadre général du problème de ce qu'on appelle la « descendance », *il faut prendre résolument position contre le darwinisme*. La souche originelle de l'humanité – à laquelle les races supérieures, qu'elles soient antiques ou contemporaines, appartiennent – ne provient ni du singe, ni de l'homme-singe de l'ère glaciaire (l'homme moustérien ou de Néanderthal, et l'homme de Grimaldi), un fait que les spécialistes non racistes ont de plus en plus tendance à reconnaître à l'heure actuelle. L'homme simiesque ne correspond à un rameau humain bien particulier, en grande partie déjà en voie de disparition, que par ceux de ses éléments qui se sont incorporés à d'autres races humaines supérieures bien précises – éléments qui apparaissent comme plus récents que lui (faisant ainsi naître l'illusion qu'ils ont subi une « évolution ») – pour l'unique raison qu'il apparut plus tard sur les mêmes territoires, venant de régions en grande partie détruites ou dévastées par des cataclysmes et des modifications climatiques.

Il est absolument capital de comprendre la vivante signification d'un tel changement de perspective propre aux conceptions racistes : *le supérieur ne dérive pas de l'inférieur*. Dans le mystère de notre sang, dans la profondeur la plus abyssale de notre être, demeure, ineffaçable, l'hérédité des temps primordiaux : mais il ne s'agit pas d'une hérédité de brutalité, d'instincts bestiaux et sauvages livrés à eux-mêmes, comme le prétend une certaine psychanalyse et comme on peut logiquement le conclure à partir de « l'évolutionnisme » et du darwinisme. Cette hérédité des origines, cet héritage qui nous vient du fond des âges est bien au contraire *un héritage de lumière*. La force des atavismes, en tant qu'expression des instincts inférieurs, n'appartient *pas* à cette hérédité fondamentale : c'est quelque chose qui, soit a pris naissance et s'est développé selon un processus de dégradation, d'involution ou de chute (dont le souvenir demeure sous forme de mythes divers dans les traditions de quasiment tous les peuples), soit procéda d'une contamination, d'une hybridité, due à l'apport étranger, à des avatars de l'homme de l'ère glaciaire. C'est la voix d'un *autre* sang, d'une autre race, d'une autre nature, et dont on ne peut dire qu'elle est humaine que par pur parti pris. Quoiqu'il en soit, à chaque fois que l'on ressent la justesse de la formule platonicienne : « deux âmes luttent en mon sein », il faut interpréter ceci à la lumière de ce que nous venons d'exposer pour en comprendre le sens exact. *Seul peut adhérer au mythe de l'évolutionnisme et du darwinisme l'homme chez qui parle l'autre hérédité* (celle introduite à la suite d'une hybridation), car elle a réussi à se rendre suffisamment forte pour s'imposer et étouffer toute sensation de la présence de la première.

Un autre préjugé combattu par le racisme est celui qui est contenu dans la formule bien connue : *Ex Oriente lux*. Chez beaucoup persiste aujourd'hui encore l'idée selon laquelle les plus antiques civilisations seraient nées dans le bassin méditerranéen oriental ou en Asie occidentale : ce serait d'elles, puis de la religion hébraïque, que l'Occident aurait tiré sa lumière – Occident qui, jusqu'à une époque beaucoup plus tardive, surtout dans les régions septentrionales, serait resté à l'état sauvage et barbare. Avec le racisme, on a, ici aussi, un changement total de perspective. Ces civilisations asiatiques n'ont pour nous rien d'originel ni, bien au contraire, de pur. *L'origine de la civilisation la plus haute propre aux races blanches* et, d'une manière générale, indo-européennes, *n'est pas orientale mais occidentale et nordico-occidentale*. Ainsi que nous l'avons dit, on se trouve en ce domaine ramenés à une préhistoire qu'hier encore l'on aurait pu croire fabuleuse. En face de l'éclat d'une telle préhistoire nordico-occidentale et aryenne, les civilisations asiatico-orientales nous apparaissent comme déjà crépusculaires et hybrides – aussi bien spirituellement que

racialement. Ce qu'elles recèlent de vraiment grand et de lumineux provient en fait de l'action initiale civilisatrice de noyaux appartenant à la race dominatrice nordico-occidentale ayant jadis essaimé jusque-là.

13. – Les migrations nordico-occidentales.

La « *lumière du Nord* », le « *mystère hyperboréen* » : tel est donc le motif central de notre doctrine de la race – ce qui ne manquera pas d'apparaître à certains quelque peu paradoxal, pour ne pas dire suspect et quasiment diffamatoire vis-à-vis de nos traditions, considérées comme « méditerranéennes ». Quelques éclaircissements s'imposent donc.

En premier lieu, lorsque nous parlons du Nord, ce n'est pas de l'aire germanique que nous parlons. Le berceau primordial de la race aryenne doit au contraire être identifié avec une région qui correspond à l'*actuel Arctique* : ceci, à la très lointaine époque préhistorique évoquée plus haut. Ultérieurement, toujours à l'époque préhistorique, le centre d'irradiation semble s'être fixé dans une *région nordico-occidentale*. Dans d'autres de nos ouvrages, nous avons indiqué les références qui justifient une semblable thèse – laquelle correspond d'ailleurs à des réminiscences et à des enseignements traditionnels qui, dans toutes les civilisations, concordent. Même du point de vue positif, géographique, il est possible d'admettre que l'Arctique (ou, si l'on veut, l'Hyperborée) ne soit devenu une région inhabitable aux glaces éternelles que peu à peu et à partir d'une époque donnée ; quand au second berceau (le berceau nordico-occidental), il aurait, semble-t-il, disparu à la suite d'un cataclysme sous-marin.

Pour ce qui concerne maintenant l'inquiétude suscitée par la thèse nordico-aryenne, celle-ci repose sur une équivoque. Soutenir une telle thèse ne signifie nullement adhérer au mythe pangermaniste – lequel, après avoir quasiment fait des termes « nordique », « germanique », « arien » et « allemand » des synonymes, prétend maintenant soutenir que tout ce qu'il y a de supérieur dans les diverses nations et civilisations de notre continent proviendrait des éléments germaniques – tandis que tout ce qui ne se ramènerait pas à eux serait carrément inférieur et subalterne.

C'est précisément pour éviter ce genre d'équivoque que, vis-à-vis de la race aryenne primordiale, nous utilisons d'habitude le terme d'*hyperboréen*, forgé en Grèce à une époque où l'on ignorait tout des Germains. Quoiqu'il en soit, nous tenons à préciser sans la moindre ambiguïté qu'aryen, nordico-aryen, nordico-occidental, etc. *ne signifient pas*, dans le cadre d'une doctrine raciale sérieuse, « allemand » ou « germanique » : ce sont des termes qui désignent une réalité beaucoup plus vaste. Ils se réfèrent à une souche dont les peuples germaniques de la période dite des invasions ne sont qu'*une* des nombreuses ramifications, car les plus grandes races créatrices de civilisation, que ce soit en Orient comme en Occident (l'antique Perse comme l'Inde ancienne, de même que l'Hellade des origines ou Rome elle-même) auraient pu très légitimement y faire remonter leur origine. Entre toutes ces races, ce qui a pu exister, c'est un rapport de consanguinité, *mais en aucun cas de dérivation*. On ne peut parler de dérivation que par rapport à cette commune souche hyperboréenne évoquée plus haut – laquelle remonte toutefois à une préhistoire si éloignée que toute prétention, de la part de quelque peuple historique que ce soit (à plus forte raison s'il est récent), de vouloir se faire passer pour sa descendance exclusive, est purement et simplement une absurdité.

L'expansion des races nordico-aryennes emprunta deux directions fondamentales : l'une *horizontale* (venue de l'Occident à travers la Méditerranée, les Baléares, la Sardaigne, la Crète et l'Égypte), l'autre *transversale* (directions nord-ouest sud-est, depuis l'Irlande jusqu'à l'Inde, avec des centres localisés dans la région danubienne et dans le Caucase – lequel, loin d'être, comme on le croyait, le « berceau » de la race blanche, fut *un* foyer d'expansion sur l'itinéraire emprunté par *l'un* des courants nordico-aryens). Quant à la migration des peuples proprement germaniques, celle-ci par rapport aux deux précédentes, remonte à une époque incomparablement plus récente – ici, c'est en millénaires qu'il faut compter. C'est le long de cet axe horizontal et, partiellement, à la suite de rencontres avec l'axe transversal sur le continent eurasiatique, que sont nées les plus grandes civilisations du bassin méditerranéen – celles que nous connaissons aussi bien que celles dont rien d'autre ne nous est parvenu, sinon des résidus dégénérés. Par rapport à de telles civilisations, eu égard à ces horizons préhistoriques totalement nouveaux, il faut voir dans les peuples nordico-germaniques de la période des invasions de simples épigones, des gens qui, issus d'une famille commune, ont simplement été les derniers à apparaître sur la scène de l'histoire. A tous points de vue, ils n'y apparurent nullement comme « purs ».

Bien entendu, n'ayant pas derrière eux tout le passé des autres groupes de la même famille, ceux-ci ne furent pas aussi exposés au danger des métissages : physiquement et biologiquement, ils apparurent donc davantage « en ordre ». Leur vie dans des régions où les conditions climatiques comme celles du milieu étaient devenues très dures, et qu'ils furent les derniers à quitter, ne fit que renforcer le processus de sélection : c'est ainsi que se confirmèrent et se renforcèrent des dispositions de caractère comme la ténacité, l'ingéniosité et la hardiesse, tandis que l'absence de tout contact avec des formes extérieures et urbaines de civilisation maintinrent vivaces, chez ces peuples germaniques, des rapports d'homme à homme cimentés par les vertus guerrières et le sentiment de l'honneur et de la fidélité.

Les choses en allèrent tout autrement en ce qui concerne le domaine proprement spirituel chez ces descendants de la race nordico-aryenne primordiale, lequel subit une involution certaine. Les traditions virent leur contenu métaphysique et « solaire » primordial s'obscurcir : elles devinrent fragmentaires, périclitèrent en folklore, en sagas et en superstitions populaires. En outre, plus que le souvenir des origines, vint à prédominer dans ces traditions le souvenir, mythologisé, des tragiques vicissitudes traversées par l'un des centres de la civilisation hyperboréenne : celui des *Ases*, ou héros divins du « Midgard » – d'où le thème bien connu du « *ragna-rökr* », communément traduit par « crépuscule des dieux ». De sorte que, pour s'orienter parmi les traditions nordico-germaniques des peuples de la période dite des invasions et pour comprendre la véritable signification des principaux symboles et des réminiscences qu'elles contiennent, il convient d'extraire des points de référence de l'étude approfondie de traditions aryennes plus antiques, dans lesquelles se sont conservés, sous une forme plus pure et plus complète, ces mêmes enseignements – traditions qui, une fois de plus, ne sont pas « germaniques » mais relèvent des civilisations aryennes antiques de l'Inde et de la Perse, de l'Hellade des origines et de Rome elle-même. Et certains racistes allemands, tels que Günther, sont les premiers à le reconnaître sans discussion.

Le cadre général du problème des origines tel que nous venons de l'exposer ne doit donc en aucun cas susciter un sentiment d'infériorité ou de subordination de notre part, en tant qu'Italiens, par rapport aux peuples germaniques, plus récents. Bien au contraire : de même que les meilleurs éléments du peuple italien correspondent, du point de vue de la « race du corps », à un type qui doit être considéré comme une dérivation de celui de la race nordique, de même peut-on retrouver dans le patrimoine de nos traditions les plus hautes (lesquelles

remontent le plus souvent aux temps primordiaux), les mêmes éléments propres à la « race de l'âme » (en terme de style de vie, d'*ethos*, etc.) et à la vision du monde commune à toutes les grandes civilisations aryennes et nordico-aryennes. *Avec la thèse nordico-aryenne que défend notre racisme, ce que nous contestons par conséquent, c'est le droit de quelque peuple que ce soit de vouloir s'emparer et monopoliser la noblesse de la commune origine.* Ce qui signifie que nous, dans la mesure où nous sommes et voulons être les héritiers de la romanité antique et aryenne, tout autant que de la civilisation romano-germanique qui lui succéda, nous ne nous reconnaissons les seconds de personne en fait d'esprit, de vocation et de tradition nordico-aryens.

Il va de soi qu'une telle prise de position *engage* : du racisme théorique, celle-ci nous mène au racisme actif et créateur, c'est-à-dire à celui qui consiste à faire en sorte que, dans le type général italien tellement différencié d'aujourd'hui, s'extrait et s'affirme de façon toujours plus substantielle et précise le type à la fois physique et spirituel de la race éminente – lequel est tout aussi présent dans le peuple italien que peut l'être le type proprement nordique dans le peuple allemand, l'un et l'autre étant toutefois étouffés sous le poids de rebuts ethniques, d'autres composantes raciales et des effets de processus antérieurs de dégénérescence biologique et culturelle.

L'importance de situer convenablement le problème des origines pour la formation de la volonté et de la conscience de soi d'un nouveau type d'Italien saute maintenant aux yeux. En découle effectivement une idée-force, un sentiment de dignité et de supériorité qui n'a rien à voir avec l'arrogance et se fonde, non pas sur des mythes confus à usage simplement politique, mais sur des connaissances traditionnelles bien précises.

14. – Le problème de la « latinité »

On pourrait cependant objecter : « Tout ceci est bel et bon mais que devient, avec de telles idées, la *latinité* ? Est-ce que, par hasard, nous ne serions pas des Méditerranéens et des Latins ? L'origine de notre peuple et l'inspiration de notre civilisation ne sont-elles pas, comme on l'admet universellement, latines ? ». Ce mythe latin – sinon sous la forme (dont de récents événements ont démontré la solidité très relative) de la « fraternité latine » et de la fondamentale unité d'esprit et de sensibilité des peuples « latins », du moins au sens de la « latinité » de notre civilisation italienne – ce mythe latin garde encore de sa vigueur dans de nombreux milieux, notamment chez les gens de lettres et les intellectuels, et n'est pas étranger à l'inspiration d'une bonne partie de l'enseignement tel qu'il est encore délivré aujourd'hui dans les écoles. En se réclamant d'un tel mythe, on insiste surtout sur l'antithèse qui, malgré tout, existerait entre notre peuple et les autres et, par conséquent, sur l'impossibilité d'une entente qui ne serait pas simplement dictée par de communs intérêts politiques.

Or, ici encore, nous sommes confrontés à une grossière équivoque née de l'utilisation passive de phrases toutes faites et de formules que l'on ne se donne pas la peine d'approfondir. Car, à la fin, qu'entend-t-on exactement par « latin » ? Et à quel domaine se réfère-t-on lorsqu'on emploie une telle expression ?

Ce n'est pas par hasard si nous avons souligné que le mythe latin est avant tout l'enfant chéri de milieux d'hommes de lettres et d'intellectuels. En réalité, tel qu'il est utilisé couramment, le terme de « latin » (au même titre que celui de « civilisation latine ») n'a de sens qu'à

condition de se référer à un plan esthétique, « humaniste » et littéraire – c'est-à-dire au monde des arts et de la culture au sens le plus extérieur du terme. Ici, la « latinité » est plus ou moins synonyme d'élément « roman » : en d'autres termes, il s'agit de reflets que certains peuples ayant jadis appartenu à l'Empire Romain conservèrent, sur le plan culturel, de l'action formatrice de la Rome antique – au point d'adopter sa langue, la langue latine.

Si l'on voulait cependant se donner la peine d'examiner d'un peu plus près les choses, on s'apercevrait bien vite que cette « latinité », simple écho de l'antique civilisation gréco-romaine, est quelque chose de superficiel. Nous dirions presque qu'il s'agit d'un vernis qui s'efforce vainement de recouvrir des différences aussi bien ethniques que spirituelles qui, comme l'histoire nous l'a montré hier encore, peuvent même se traduire par des antagonismes sans merci. Comme nous le disions, cette unité ne subsiste que dans le monde des lettres et des arts, du moins en vertu d'une conception typiquement « humaniste » de celui-ci et qui se réfère à un monde pour lequel la Rome antique, héroïque et catonienne ne dissimulait pas son mépris. Un autre domaine où cette unité subsiste est celui de la philologie, bien que cette unité soit remise en question depuis que l'on a établi de façon indiscutable l'appartenance de la langue latine au tronc général des langues aryennes et indo-germaniques ; c'est, par ailleurs, un fait établi que, au niveau sinon des vocables, du moins de l'articulation et de la syntaxe (les déclinaisons, notamment), l'antique langue latine est plus proche de l'allemand que des langues latines romanes. De sorte que, pour parler sans fioritures inutiles, cette « latinité » tant vantée s'avère ne concerner aucune des formes réellement créatrices et originelles propres aux peuples censés en relever. Elle ne concerne qu'une façade – non pas l'essentiel, mais l'accessoire. Ce n'est pas tout : il faudrait aussi revoir une bonne fois pour toutes, d'un point de vue raciste, la signification de ce monde classique « gréco-romain » dont dérive soi-disant la latinité et pour lequel les « humanistes » nourrissent un culte quasi superstitieux.

Ce n'est pas ici le lieu de traiter ce problème : nous dirons simplement que ce « classicisme » est un mythe du même tonneau que celui de la philosophie des Lumières, laquelle voudrait faire croire que ce n'est qu'avec les « conquêtes » de la Renaissance et leurs conséquences, l'encyclopédisme et la Révolution française, que serait née, après les « ténèbres » du Moyen-Age, la « véritable » civilisation. Dans ce mythe « classique » lui aussi on sent la même mentalité esthétisante et rationaliste. Qu'il s'agisse de Rome ou de la Grèce, ce que la plupart des gens considèrent comme « classique », c'est en fait une civilisation qui, sous plus d'un aspect – en dépit de sa splendeur apparente, bien faite pour séduire une race « aphrodisienne » –, nous apparaît, à nous, comme déjà décadente : il s'agit de la civilisation qui naquit lorsque le cycle précédent – la civilisation héroïque, sacrale, virile et proprement aryenne de l'Hellade et de la Rome des origines – avait déjà amorcé sa courbe descendante.

Ce qu'il convient, par contre, de noter, c'est que si l'on se reporte à ce monde des origines bâti par des races « solaires » et « héroïques », le terme « latin » revêt une tout autre signification – signification qui inverse carrément le mythe auquel nous faisons allusion au début. Nous nous bornerons ici à évoquer quelques résultats des recherches actuellement en cours à propos des traditions de l'Italie préhistorique et préromaine. Originellement, le terme « Latins » désignait une ethnie dont la parenté raciale et spirituelle avec le groupe des peuples nordico-aryens n'est contestée par aucun auteur sérieux. Les Latins constituaient un rameau, ayant poussé jusqu'à l'Italie centrale, de cette race pratiquant le rite de la crémation des morts qui s'opposa à la civilisation osco-sabellienne caractérisée, elle, par le rite funéraire de l'inhumation – or, la relation entre les civilisations « inhumatrices » et les civilisations méditerranéennes et asiatico-méditerranéennes (pré- et non indo-européennes) est elle aussi incontestable. Et ces Latins occupèrent certaines régions de l'Italie bien avant l'apparition des

Etrusques et des premiers Celtes.

Parmi les traces laissées derrière elles, quasiment comme un sillage, par les races dont dérivèrent les Latins, on peut notamment citer celles découvertes récemment dans le Val Camonica. Eh bien, ces traces correspondent de façon significative aux traces préhistoriques des races aryennes primordiales, aussi bien nordico-atlantiques (civilisation franco-cantabrique de Cromagnon) que nordico-scandinaves (civilisation de Fossum). Nous y trouvons les mêmes symboles d'une spiritualité « solaire », le même style, la même absence de traces d'une religiosité tellurico-démétrienne, qui sont au contraire propres aux civilisations méditerranéennes non aryennes ou à la décadence aryenne (Pélasges, Crétois, etc. ; en Italie : Etrusques, civilisation de la Maiella, etc.).

Ce n'est pas tout : on constate également des affinités entre ces traces laissées dans le Val Camonica et la *civilisation dorienn*e propre aux races qui, venues du Nord, s'établirent en Grèce et créèrent Sparte, et caractérisées par le culte d'Apollon conçu comme dieu solaire hyperboréen. En réalité, comme l'établissent les travaux d'Altheim et de Trautmann, *cette migration des peuples dont dérivèrent les Latins et dont la conclusion devait être, en Italie, la fondation de Rome, cette migration ressemble en tous points à la migration dorienn*e qui, en Grèce, donna naissance à Sparte. Rome et Sparte sont donc des manifestations correspondant à des races du corps et de l'esprit semblables qui, à leur tour, sont parentes de celles spécifiquement nordico-aryennes.

Mais quand on évoque la première romanité et Sparte, il s'agit d'un monde de forces à l'état pur, d'un *ethos* sans faiblesse, d'une maîtrise de soi incontestablement virile et dominatrice – monde que l'on retrouverait difficilement dans la civilisation dite « classique » qui lui succéda et dont on voudrait faire dériver la « latinité » et l'« unité de la grande famille latine ».

Si, par contre, on emploie le terme « latin » en se référant aux origines, on constate un retournement complet de la thèse de la « latinité ». Originellement, cette dernière – qui correspond à ce que la grandeur romaine recélait de vraiment aryen – se rapporte à des formes de vie et de civilisation non pas opposées, mais au contraire semblables à celles que les races nordico-germaniques elles aussi devaient plus tard manifester en face d'un monde en décadence qui, plus que latin, était désormais « roman » et plus ou moins byzantinisé. Sous son vernis tout extérieur, la supposée « latinité » renfermait, au contraire, des forces hétérogènes capables de ne former un tout qu'aussi longtemps qu'elles se trouvent simplement confrontées au dérisoire « monde des lettres et des arts ».

15. – La race, la romanité et l'histoire italienne

Ainsi que nous l'avons dit, pour passer de la théorie à la pratique en matière de racisme, l'une des conditions premières consiste à avoir très nettement le sens de l'idéal humain correspondant à la race la plus éminente parmi celles qui composent une nation donnée. Puisque la totalité des peuples se présente désormais comme des mélanges raciaux, il est nécessaire de prendre position vis-à-vis de ces diverses composantes : prise de position qui doit être aussi bien intérieure et individuelle que politique et collective. De ce point de vue, la race apparaît essentiellement comme l'objet d'un choix, d'une option, d'une décision.

Tout ce qui précède dit éloquemment sur quoi se fixera notre choix. N'avons-nous pas

également cité les propres paroles de Mussolini, lequel a clairement indiqué comme noyau central – le « cœur » impérissable – de la race italienne, l'élément romain ? On peut donc dire sans ambages que *l'italianité fasciste s'identifie à la romanité*. Reste à approfondir, sur la base d'une conscience raciale aryenne bien précise, le sens d'une semblable formule.

Malheureusement, la romanité se réduit trop souvent, chez nous, à une simple tournure de rhétorique, à une expression toute faite au contenu excessivement fluctuant. La preuve en est qu'on ne l'a jamais autant utilisé qu'aujourd'hui, alors que force est de constater l'absence de toute étude sérieuse destinée à donner à ce qui est romain une signification réellement vivante, qui laisserait loin derrière elle les poussiéreux travaux archéologiques, philologiques et aridement historicistes propres aux universitaires spécialisés. On ne manquera pas de s'étonner du fait que ce n'est pas à des Italiens, mais à des étrangers que l'on doit les contributions les plus valables en matière d'études vraiment vivantes sur la romanité : à un Bachofen (Suisse), à un W. Otto, un F. Altheim et un Günther (Allemands), à un Kerényi (Hongrois), à un Eitrem (Norvégien) – auxquels on peut ajouter un Macchioro qui, citoyen italien, n'est cependant pas d'origine « aryenne ».

Nous nous bornerons à dire ici que ce n'est pas seulement vis-à-vis des traditions italiennes, mais aussi des traditions romaines qu'il convient de faire un choix. La romanité, elle aussi, nous présente de multiples visages. Il existe une romanité proprement aryenne, caractérisée par les symboles de la hache, de l'aigle, du loup, etc., lesquels appartiennent finalement à l'héritage hyperboréen – et puis il existe une romanité composite qui se ressent des influences hétérogènes relevant, soit de strates italiques pré-aryennes, soit de civilisations aryennes dégénérées. Dans le cadre d'une éducation raciale, il est d'une importance capitale de faire clairement ressortir de telles divergences, lesquelles se manifestent dans les mœurs, les cultes, les rites, les institutions elles-mêmes de la Rome antique. De même est-il très important de faire comprendre le sens des luttes au travers desquelles l'élément aryo-romain réussit à prévaloir au cours d'un certain cycle, s'étant émancipé des influences étrangères (notamment étrusques) ou les ayant converties à son idéal supérieur de civilisation. Nous nous trouvons, une fois de plus, en face d'une histoire secrète qui, dans une large mesure, reste à écrire. Quiconque souhaiterait disposer d'éléments en ce domaine pourrait utilement se référer à notre *Révolte contre le monde moderne*, où il est précisément question de la « romanité nordique », de l'ouvrage de Bachofen *Die Sage von Tanaquil*, et de différents autres auteurs qui y sont également cités.

A l'époque impériale, la romanité aryenne chancelle : et si des provinces asiatiques lui parvinrent des éléments d'une antique spiritualité solaire (tels que le mithraïsme ou la conception « divine » de la royauté) qui lui rendirent sa vigueur, en provinrent également des éléments de décomposition ethnique et spirituelle particulièrement virulents, compte tenu de la décadence éthique, démographique et raciale de l'ancienne souche aryo-romaine. Pour l'Italie fasciste, qui exerce depuis peu sa propre mission impériale, les considérations raciales concernant le destin de l'ancien empire romain, au même titre que celui du symbole impérial au Moyen-Age, sont particulièrement instructives.

C'est une élite – dont le style viril et aryen comme l'exclusivisme originel sont connus de tous – qui avait fait la grandeur de Rome. Or, il aurait paru logique que, au fur et à mesure que Rome fédérât sous son empire et dans son « espace » un ensemble de plus en plus complexe et divers de peuples, ceci débouche parallèlement sur une consolidation, une défense et un accroissement du noyau dominateur originel aryo-romain. Or, c'est le contraire qui se produisit : plus l'ancien empire s'étendit et plus la « race de Rome » s'affaiblit et s'ouvrit de

façon irresponsable à toutes sortes d'influences ainsi qu'aux classes subalternes : elle éleva à la dignité de citoyens romains des éléments ethniquement les plus discutables qui soient, elle accueillit des cultes et des mœurs dont le total contraste avec la mentalité originelle romaine était, comme le notait déjà Livius, proprement stupéfiant. Qui plus est, les Césars firent bien souvent le vide autour d'eux : au lieu de s'appuyer sur l'élite, de s'entourer de gens fidèles à l'antique romanité et encore capables de « tenir bon » sur le plan racial comme sur celui de l'éthique, ils firent de l'absolutisme leur symbole, aveuglés par le pouvoir magique de leur fonction divinisée, mais devenue désormais abstraite, isolée, sans racines. Il est absurde de penser que, tombé aussi bas, l'Empire aurait pu continuer d'imposer encore longtemps son autorité aux diverses races qui, politiquement, gravitaient dans son orbite. De pures contingences, de pair avec les premiers heurts sérieux aux frontières, devaient provoquer l'écroulement de cet énorme organisme désormais privé d'épine dorsale.

En ce qui concerne le Moyen-Age, on sait que l'Eglise s'efforça d'y ressusciter le symbole supranational de Rome en y ajoutant les idéaux du catholicisme puis une nouvelle conception de l'idée d'empire, celle du *Sacrum Imperium*. Malheureusement, le peuple italien fut pour ainsi dire étranger à l'élaboration de ce nouveau symbole : on ne se fixa nullement pour tâche d'extraire de la substance même de notre race une élite qui, racialement et spirituellement, aurait été à la hauteur d'un tel symbole. C'est, au contraire, la composante méditerranéenne – anarchisante, individualiste, particulariste et source de contestations et d'antagonismes sans fin – qui prévalut, pour ne pas parler d'une chute de niveau générale sur le plan éthique. D'où cette phrase bien connue de Barberousse et qui marquait à juste titre au fer rouge ces gens qui se vantaient de n'être « romains » que par le nom... La conséquence de tout ceci fut que la fonction impériale médiévale fut essentiellement assumée, bien qu'elle se qualifiât de romaine, par des représentants d'autres races que la nôtre : notamment germaniques, où s'étaient beaucoup mieux conservées un certain nombre de qualités de race. De sorte qu'en tant que telle, l'Italie ne joua qu'un rôle mineur dans la construction de la civilisation impériale romano-germanique médiévale.

Nous avons donc là deux exemples éloquentes des périls auxquels toute formation ou idée de type impérial se trouve exposée lorsque n'y correspondent pas de solides assises raciales. En ce qui concerne maintenant le « choix des traditions » qu'impose une conscience raciale arylene dans le domaine de l'histoire italienne moderne, il faut s'accoutumer à bien des changements radicaux de perspective. Nous nous bornerons à signaler qu'il est hors de question de considérer comme vraiment nôtre – contrairement aux suggestions d'une certaine « histoire de la patrie » d'inspiration maçonnique – l'Italie des Communes révoltées contre l'autorité impériale ; car ici, il ne s'est nullement agi d'une « lutte contre l'étranger », mais d'une lutte entre les tenants de deux types de civilisation opposés : c'est avec l'empereur (et contre les Communes) – pour lequel se battirent également des princes on ne peut plus italiens, comme les Savoie et les Montferrat – que l'on trouvait la civilisation aristocratico-féodale, conservant encore dans une large mesure le style de vie aryen et nordico-aryen. L'Italie qui est la nôtre, c'est donc l'Italie gibeline, celle de Dante, et non pas celle du guelfisme et des Communes.

De même, au risque de passer pour iconoclaste, il convient de ne pas tirer une gloire excessive de la contribution italienne à la civilisation humaniste et, de façon générale, à ce que l'on a coutume d'appeler la Renaissance. En dépit de sa splendeur apparente, cette civilisation humaniste et « aphrodisienne » des lettres et des arts signifie surtout une baisse de niveau et l'abandon d'une tradition bien plus profonde et valable. Sans compter le côté individualiste, que l'on retrouve dans le style propre aux seigneuries et dans les continuelles luttes entre les

cités et leurs *condottieri*, c'est précisément au sein de cette civilisation que se sont développés les germes qui devaient déboucher sur la philosophie des Lumières et autres phénomènes caractéristiques de la décadence moderne. En outre, la prétendue reprise de l'antiquité classique par l'Humanisme repose sur une équivoque fondamentale : ce ne sont que les aspects les plus extérieurs du monde antique qui furent repris – nullement ceux, plus anciens, proprement aryens, c'est-à-dire héroïques, sacrés, traditionnels.

C'est une démarche identique qui nous amène à une nécessaire révision des valeurs « italiennes » concernant le *Risorgimento* et même la Première Guerre mondiale. Il est désormais incontestable et reconnu par tous que, exception faite de la pureté d'intention de nombreux patriotes, les courants qui jouèrent un rôle prépondérant dans le *Risorgimento* appartenaient soit à la franc-maçonnerie soit au jacobinisme français et, d'une façon générale, à des idéologies qui, comme le libéralisme et la démocratie, sont fondamentalement antiracistes et anti-aryennes. On peut en dire autant en ce qui concerne notre intervention de 1915 : nous avons choisi notre camp certes pour des revendications nationales, mais par-dessus tout sous le signe de l'idéologie démocratico-maçonnique des Alliés, lesquels entendaient bien rayer de la carte les Etats ayant conservé une structure hiérarchique et aristocratique de pair avec un sentiment racial et traditionnel – en dépit de certaines concessions au capitalisme apatride et à une certaine *Kultur*. Toutefois, l'intervention eut aussi pour nous le sens d'une épreuve héroïque : elle permit la restauration de ces mêmes forces qui devaient, par la suite, conduire à l'Italie fasciste et romaine grâce à un changement radical de cap.

Il ne s'agit là que de simples aperçus, qu'il conviendrait de développer de façon adéquate et de généraliser, à propos de cette nouvelle façon de considérer l'histoire italienne qui doit être l'exacte expression de notre conscience raciale et de notre choix aryen.

16. – L'archétype de notre « race idéale » [1]

Quelles sont les caractéristiques de notre archétype ? Extérieurement, il est de haute taille avec, chez les hommes, de larges épaules ; ses membres sont bien proportionnés ; il est mince, nerveux, dolichocéphale – c'est-à-dire au crâne allongé –, même s'il l'est parfois moins que le type proprement nordique (pensons au crâne de César). La plupart du temps, ses cheveux sont bruns ; à la différence de certains types moins purs de Méditerranéo-Italiques, ses cheveux ne sont pas frisés, mais tout au plus ondulés ; les lèvres ne sont pas charnues ni les sourcils épais. Le nez est fin et long, soit droit soit légèrement busqué (la race « aquiline » de Fischer). La mâchoire inférieure est assez développée et, quoique moins prononcée que chez le type nordique, n'en exprime pas moins, avec le ressaut du front et du nez, un type actif, présent à soi-même et prompt à l'attaque.

Les yeux peuvent être marrons, bleus ou gris. Alors que, chez les types méditerranéo-italiques de moins noble extraction, le regard est souvent inquiet, éteint ou mélancolique, il a chez lui des mouvements précis et décidés (c'est celui qui « regarde en face », droit devant lui : un regard pénétrant qui ne cille pas, sans aucune comparaison avec celui, oblique ou plein de malice, des Méditerranéens mâtinés d'éléments levantins). L'habitude de gesticuler – que l'on croit être une caractéristique italienne – lui est étrangère : certes, ses gestes sont expressifs, mais ils n'ont rien d'impulsif ou de désordonné ; ce sont des gestes qui, loin d'indiquer la prédominance de la part instinctive et incontrôlée de soi-même, sont le prolongement d'une

pensée consciente. Ses capacités de réaction sont plus grandes que chez le type nordique de même origine, tout comme son dynamisme – lequel demeure cependant toujours contrôlé et lucide, à cent lieues de la fébrilité ou de la vulgaire exubérance.

Telles sont, selon divers auteurs racistes, les vertus cardinales de l'ancien type romain de race nordico-aryenne : l'audace consciente, la maîtrise de soi, le verbe concis et ordonné, la résolution mûrement méditée, le sens du commandement hardi. On cultivait une *virtus* qui ne signifiait pas « vertu » au sens moralisant et stéréotypé du terme, mais virilité intrépide et force ; la *fortitudo* et la *constantia*, c'est-à-dire la force d'âme ; la *sapientia*, i.e. la sage réflexion ; l'*humanitas* et la *disciplina*, en tant que sévère formation de soi sachant mettre en valeur la richesse intérieure de chacun ; la *gravitas* ou *dignitas*, dignité et sérénité intérieures qui, chez l'aristocratie, se sublimaient en *solemnitas*, en une solennité mesurée. La *fides*, la fidélité, vertu aryenne, était également la vertu romaine par excellence. Etaient tout autant romains qu'aryens : le goût pour l'action précise et sans ostentation ; le réalisme qui, comme on l'a fait très justement remarquer, n'avait rien à voir avec le matérialisme ; l'idéal de la clarté, lequel, même affaibli en rationalisme, n'en reste pas moins un écho de la mentalité dite « latine » : écho plus fidèle, en ce domaine, à l'essence originelle que l'âme romantique de certains types humains physiquement plus « nordiques ». Chez l'homme antique aryo-romain, la *pietas* et la *religio* n'avaient pas grand-chose à voir avec la plupart des formes ultérieures de religiosité : c'était un sentiment de respect et d'union avec des forces divines et, d'une manière générale, suprasensibles, dont il avait l'intuition qu'elles faisaient partie intégrante de sa vie, qu'elle soit individuelle ou collective. Le type aryo-romain a toujours nourri la plus grande méfiance pour tout abandon de l'âme et tout mysticisme confus ; de même ignorait-il toute servilité en face de la divinité. Il sentait que ce n'était pas en tant qu'individu déchiré et souillé par le sens du péché et la chair qu'il pouvait rendre à la divinité un culte digne d'elle, mais en tant qu'homme, debout et intégral – l'âme en paix et fière, capable de pressentir les directions dans lesquelles une action consciente et déterminée de sa part pouvait être le prolongement de la volonté divine elle-même.

Qu'il s'agisse aussi bien du monde que de la société, *res publica*, l'homme aryen et aryo-romain des origines les concevait comme *cosmos*, c'est-à-dire comme un ensemble de natures bien distinctes reliées entre elles non pas par la promiscuité mais par une loi supérieure. D'où également l'idéal de la hiérarchie, en laquelle le sens de la personnalité et de la liberté se concilie avec celui d'une unité supérieure. Ni libéralisme, par conséquent, ni « socialisme » ou collectivisme : à chacun son dû, *suum cuique*. La femme – située ni trop en bas, comme dans certaines sociétés asiatiques, ni trop en haut, comme dans d'autres sociétés chez lesquelles prévalaient les races lunaires et démétériennes. Une certaine distance, toutefois, vis-à-vis de la femme comme des préoccupations pour les affaires du sexe, et la claire affirmation du droit paternel, de l'autorité virile du chef de famille ou de la *gens*. Sentiment, enfin, quasi « féodal » de responsabilité et de fidélité de ce dernier vis-à-vis de l'Etat.

Tels sont donc les éléments propres au style romain et aryo-romain de l'âme et de l'esprit : il s'agit maintenant de voir peu à peu quelles sont leurs correspondances organiques avec la forme physique du type aryo-italien supérieur évoqué plus haut, afin d'incorporer ces éléments dans l'idéal vécu de notre « race idéale ».

Car, plus un tel type deviendra une réalité tangible, et plus une ambiance spirituelle collective bien particulière deviendra diffuse. Et ceci ne contredit nullement ce que nous avons pu dire à propos du rôle du milieu et en faveur de l'hérédité. Dans la mesure, précisément, où les types raciaux sont désormais hybrides et où, par conséquent, diverses composantes raciales agissent

à l'intérieur des individus, le rôle joué par le milieu gagne en importance – non pas au sens de créer artificiellement et de l'extérieur quelque chose qui n'existe pas, mais de favoriser la manifestation et la prééminence de l'une de ces composantes, et même de plusieurs. Imaginons une civilisation où prédominent des conceptions de type levantin et antiracistes : il s'ensuivra fatalement, même chez les peuples chez qui le sang aryen et nordique est majoritaire (exception faite de cas de réaction dus à un brusque réveil), qu'apparaîtra à la surface et que viendra à prévaloir ce qui – chez chacun, et chez ce peuple de façon plus générale – correspond à l'antirace et aux scories laissées par le sang inférieur et contaminé. De même, là où l'aphroditisme, le dionysisme ou un autre type de « race de l'esprit » donneront le ton à toute une civilisation, en vertu de la loi qui veut que « le semblable appelle le semblable », on constatera une nette évolution sur le plan racial : l'hérédité qui y correspond deviendra « dominante » tandis qu'inversement, deviendra « récessive » et réduite à l'impuissance l'hérédité, elle aussi présente, des éléments de race aryenne (races solaire et héroïque, par exemple).

Ceci étant, il faut donc être parfaitement conscient que c'est dans un milieu saturé de forces spirituelles et de vocations héroïques que se trouve le climat qu'exige notre « race idéale » pour se relever et jouer un rôle décisif dans l'avenir de notre nation.

[1] Littéralement « super-race » (*superrazza*) (N. D. T.).

17. – Champ historique du racisme fasciste

En vue de fournir aux idées exposées jusqu'ici un cadre vraiment complet, il convient, pour finir, de dire maintenant quelques mots sur le « *champ historique* » du racisme.

La valeur de toute idée vraiment créatrice et rénovatrice ne dépend pas de circonstances contingentes mais procède du fait que celle-ci s'est présentée *au juste moment*, qu'elle s'est greffée sur un ensemble d'exigences historiques confuses, les organisant de façon positive dans une direction précise. Posséder, par conséquent, le sens du « champ historique » d'une idée est une condition imprescriptible pour qu'elle puisse manifester pleinement ses effets.

En ce qui concerne le racisme, il convient de rappeler très brièvement les grandes lignes d'une interprétation générale de l'histoire basée sur la quadripartition sociale et propre à toutes les antiques civilisations de type traditionnel, depuis celles d'origine aryenne d'Orient jusqu'à l'Empire romain germanique médiéval.

Selon cette quadripartition, on trouve au sommet de la hiérarchie des chefs spirituels ; viennent ensuite l'aristocratie guerrière, à laquelle est subordonnée la bourgeoisie, puis la caste servile.

C'est surtout à René Guénon que l'on doit d'avoir nettement mis en évidence que la signification de ce qu'on appelle le « progrès » n'a été rien d'autre que la décadence successive du pouvoir, et du type de civilisation qui y était lié, de l'une à l'autre des quatre castes, ou modes d'être, selon lesquelles la hiérarchie évoquée plus haut se définissait. L'époque où des chefs spirituels – sous une forme ou sous une autre, par exemple comme rois sacrés – détenaient l'autorité suprême, une telle époque remonte quasiment déjà à la

préhistoire. Le pouvoir descend alors d'un degré, c'est-à-dire qu'il passe aux mains des aristocraties guerrières : ceci débouche sur un cycle de civilisations où les rois sont essentiellement, en fait, des chefs de guerre. C'est le tableau que présentait, hier encore, l'Europe avec les diverses dynasties traditionnelles.

Les révolutions (libérales et démocratiques) amorcent une nouvelle descente : le pouvoir effectif passe aux mains de la bourgeoisie sous les diverses formes des oligarchies ploutocratiques avec leurs « rois » de l'or, du charbon, du pétrole, de l'acier, etc. Pour finir, la révolution socialiste et le mouvement communiste semblèrent [1] être le prélude à la phase finale de la chute, car la dictature du prolétariat aurait [2] signifié la passation du pouvoir à l'équivalent moderne de la dernière des antiques castes aryennes : à celle des *çudra*, aux masses informes et matérialisées des serfs. Nous avons, d'ailleurs, développé ce type de conception dans plusieurs de nos ouvrages.

Il convient de relever que la hiérarchie évoquée ci-dessus, loin d'avoir été le fruit de circonstances contingentes, procède au contraire de raisons d'ordre « analogique » bien précises. Celle-ci reflète la même différenciation et la même hiérarchisation existant parmi les éléments d'un organisme humain normal, l'Etat apparaissant, par analogie, comme un « homme en grand ». A ce titre, les chefs spirituels correspondaient aux fonctions appartenant, dans l'organisme humain, à l'esprit, au noyau « surnaturel » de la personnalité ; la bourgeoisie, aux processus propres à l'économie organique ; les serfs, à tout ce qui, chez l'être humain, relève du déterminisme inhérent à la pure corporéité.

De cette analogie découle une conséquence importante lorsqu'on pense que tout être humain a un visage, une qualité et une personnalité propres qui sont avant tout fonction des deux principes supérieurs : l'esprit et la volonté. Lorsque ces derniers ne prévalent plus, on rétrograde alors fatalement vers l'indifférencié et le subpersonnel. Or, l'exactitude de l'analogie évoquée plus haut se trouve confirmée par le fait que les époques qui se sont ouvertes avec l'avènement des deux dernières castes présentent très exactement les caractéristiques propres aux forces qui, chez l'être humain, y correspondent par analogie : lorsque le pouvoir n'est plus détenu ni par les chefs spirituels ni par une *élite* [3] aristocratique, mais est usurpé par le tiers état, par les oligarchies ploutocratiques et, enfin, par le monde des masses matérialisées, finit également par sombrer tout ce qui est sentiment naturel d'appartenir à une nation, à un sang, à une race, à une caste : ce qui disparaît, par conséquent, c'est donc tout ce à quoi les diverses sociétés humaines devaient leurs différences qualitatives, leur personnalité, leur dignité. Inversement, ce qui les remplace, c'est le cosmopolitisme, l'internationalisme, le nivellement collectiviste, la standardisation : tout ceci se situant, en vertu d'une nécessité logique, sous le signe d'un mélange de rationalisme et de matérialisme. C'est de la sorte que, en ces formes crépusculaires de civilisation, l'on a pu sérieusement concevoir que l'économie soit la suprême loi historique (cf. Karl Marx) et que ces dernières aient créé, en lieu et place des anciennes lois désormais « dépassées », une superstitieuse religion de la science et de la technique et, de pair avec le mythe collectiviste, qu'elles aient favorisé l'avènement d'une civilisation et d'une culture mécanistes, primitivistes et sans âme ou obscurément irrationalistes.

Même s'il s'agit d'un rapide survol, le cadre historique que nous venons de tracer est suffisant pour faire comprendre de façon définitive, en matière d'éducation raciale, la légitimité des revendications du sang et de la race. Le fascisme et les autres mouvements politiques d'inspiration analogue se sont affirmés, comme une révolte et une volonté de reconstruction, par-delà le crépuscule de la civilisation occidentale. Ils sont donc destinés à donner un relief

toujours croissant aux valeurs et aux principes se référant aux deux premières fonctions de la quadripartition évoquée plus haut. C'est donc une nécessité logique que, faisant pendant au refus fasciste de l'internationalisme et du cosmopolitisme, réapparaissent au premier plan des idées absolument irréductibles à tout ce qui est mécaniste, déterministe et sans âme, qu'il s'agisse du plan purement matériel, de l'économie comme du mythe rationaliste : *et ces valeurs ne peuvent être, dans un premier temps, que celles du sang et de la race* : de groupes humains bien différenciés par les forces profondes des origines, forces qui prévalent et s'affirment sur tout ce qui n'est que pur déterminisme économique, matérialisme massificateur, culture bourgeoise moribonde et désagrégation individualiste. Car c'est précisément de telles forces que procèdent ces « qualités de race » qui, nous l'avons vu, impliquent toujours quelque chose d'aristocratique et, parallèlement, transcendent l'horizon restreint de l'individu : elles ne se fabriquent pas, elles ne sont pas davantage interchangeables, mais sont liées à une dignité bien précise et à une tradition.

Tout ceci suffit amplement pour une première approche du « champ historique » de la doctrine de la race et de la signification qu'elle doit revêtir pour le fascisme. Implicitement, *ce que l'on peut déjà en déduire, c'est l'axe selon lequel il conviendrait que nous développiions ultérieurement cette doctrine.*

Là où le fascisme a pris clairement position – soit contre le monde des masses collectivisées et mécanisées, soit contre le rationalisme issu de la philosophie des Lumières, la civilisation bourgeoise, en général, et la ploutocratie, en particulier – les formes correspondant aux deux dernières phases de la décadence européenne (et aux deux castes inférieures de l'antique hiérarchie aryenne : celles des serfs et celle des marchands, *çudra* et *vaïçya*, troisième et quatrième états), ces formes ont, en principe, été dépassées. Mais il faut aller plus loin, c'est-à-dire faire en sorte que, dans cette civilisation en gestation, soient à nouveau déterminants les valeurs ainsi que les modes d'être et de sentir propres aux deux premières castes auxquelles correspondaient, jadis, l'aristocratie guerrière et la souveraineté spirituelle.

En conformité avec ceci, il convient donc de développer maintenant dans deux directions la doctrine fasciste et, par conséquent, de la concevoir comme un tout dont, dans les chapitres précédents, nous avons tenté de donner le sens. Tout d'abord, il faut s'attacher à ce que la race, outre son aspect biologique et anthropologique, revête, de façon toujours plus nette, une signification également *héroïque* et *aristocratique*. La communauté de sang ou de race sera la prémisse, la base. Mais, à l'intérieur d'une telle communauté, un processus de sélection adéquat fixera d'ultérieures hiérarchies en fonction desquelles pourra naître quelque chose de semblable à une nouvelle aristocratie : un groupe qui – non seulement sur le plan physique, mais en termes d'âme héroïque, de style fait d'honneur et de fidélité – témoignera de la « race pure », c'est-à-dire de la *véritable* race ou race idéale.

Se découvre ainsi à nous un champ vaste et fécond pour diverses synthèses entre les principes racistes et les *leitmotive* de la « mystique » et de l'éthique fascistes, qui permettent de rester fidèles à ce que nos traditions eurent de meilleur, mais aussi de prévenir certains « virages » collectivistes et socialisants que l'utilisation hâtive faite du racisme dans d'autres pays a déjà permis de vérifier ça et là. Le racisme au second degré (ou « racisme des races de l'âme ») tend, de son côté, à préciser les principales lignes de force d'une action en ce sens, et qui soit à la fois décisive et scientifiquement fondée.

Pour ce qui est de l'ultime phase de la reconstruction, c'est-à-dire du problème des chefs spirituels, c'est encore dans le « mythe aryen », compris comme il le fut aux origines, que l'on

pourrait trouver les meilleurs points de référence. Force est malheureusement de constater que, dans certains milieux, « aryen » a quasiment le sens d'« antisémite » et que, même dans le domaine législatif, ce terme n'a qu'une signification négative puisqu'il indique uniquement ce que l'on ne doit *pas* être, étant qualifié d'Aryen quiconque n'a pas de sang juif ou de couleur, un point c'est tout. Il conviendrait de réagir inlassablement contre la banalisation de ce concept. Dans son intégrité, le terme d'Aryen devra, au contraire, signifier toujours davantage, pour les nouvelles générations comme pour leurs éducateurs, une « race de l'esprit » et, plus précisément, de type soit « solaire » soit « héroïque », au sens bien particulier que nous avons ici donné à ce second terme. Sur cette voie, le racisme fasciste finira par liquider définitivement tout soupçon de « matérialisme » ou de « zoologisme » que d'aucuns nourrissent à son égard. Loin de l'exclure, c'est au contraire dans le domaine propre à une réalité supramondaine et supratemporelle qu'il finira par trouver son couronnement naturel et par concrétiser, en se référant à une tradition originelle bien précise profondément enracinée, cette aspiration fasciste de donner également à la Révolution une signification « religieuse » et d'en faire une véritable renaissance dans le domaine des valeurs suprêmes elles-mêmes.

[1] et [2]. Rappelons que ce texte fut écrit en 1938 (N. D. T.).

[3] En français dans le texte (N. D. T.).

TABLE DES MATIERES

Avertissement

Préambule de l'éditeur italien

Préface

1. – Que signifie le mot « race » ?
2. – Signification intérieure de la race
3. – Conséquences du sentiment de race
4. – Hérité raciale et tradition
5. – Race et nation.
6. – Signification de la prophylaxie raciale
7. – Le danger des contre-sélections
8. – Race et esprit.
9. – Importance de la théorie des « races intérieures »
10. – Physionomie des diverses races
11. – Le problème des races spirituelles
12. – La race et les origines.
13. – Les migrations nordico-occidentales.
14. – Le problème de la « latinité »
15. – La race, la romanité et l'histoire italienne
16. – L'archétype de notre « race idéale »
17. – Champ historique du racisme fasciste

ACHEVE D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DES IMPRIMERIES
ROLAND BOUDET
POUR LE COMPTE DES EDITIONS PARDES

Imprimé en France
Dépôt légal : janvier 1985

[Quatrième de couverture]

Couverture : Jean-Claude BESSETTE

(symbole de couverture : la rune **wunjô**, « lignée », « joie »)